

Contes et Légendes

Les samouraïs

Jonas, Anne

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



KONTES ET LEGENDES

Les samourais

Anne Jonas

 Nathan

Contes et légendes de tous pays

CONTES ET LÉGENDES LES SAMOURAÏS

Par
Anne Jonas

Illustrations : Éric Serre
Éditeur : Nathan
ISBN : 978-2-09-254909-4

*Pour Issey, Yoji, Keizo
et leur maman Wakiko.*

A. J.



I

LES 47 RÔNINS

CETTE HISTOIRE, qui hante encore aujourd'hui la mémoire de tous les Japonais, commence en l'an 1701. Nous sommes à la cour du shogun(1) à Yédo, et celui-ci, comme le veut la coutume lors de chaque début d'année, a adressé ses vœux et de nombreux présents à l'empereur. Et, comme l'exige cette même coutume, ce dernier s'apprête à envoyer plusieurs délégués de sa cour chez le shogun afin de le remercier. Si cette visite est l'occasion de grandes fêtes, elle est surtout source d'énormément de tracas pour le shogun qui doit respecter des règles très strictes lors du séjour de ces prestigieux invités. Il sait bien qu'un thé qui ne serait pas servi selon les règles ou qu'un katana(2) porté à droite plutôt qu'à gauche pourraient entraîner de graves incidents diplomatiques, voire un bain de sang.

En cet hiver 1701, le shogun passe donc de longues journées à choisir ceux qui vont être chargés d'accueillir les ambassadeurs de l'empereur. Il finit par se décider et désigne deux jeunes samourais de sa cour. Ces seigneurs ont pour nom Asano Takumi-no-kami et Date Sakyô-no-suke. Bien que fiers d'être chargés d'une mission si importante, ces derniers sont surtout terrifiés à l'idée de ne pas être à la hauteur de cette lourde responsabilité. Le shogun, percevant leur inquiétude, leur promet qu'ils seront assistés dans leur tâche par un noble plus âgé et surtout plus expérimenté qu'eux.

Cet homme n'est autre que Kira Kôzuke-no-suke, le chambellan honoraire. Mais hélas, à Yédo, tout le monde connaît sa fâcheuse réputation. Il a en effet pour habitude de ramper plus bas que terre devant ses supérieurs et, à l'inverse, de se montrer affreusement méprisant vis-à-vis des personnes de rang inférieur. Et, pour couronner le tout, chacun sait que nul n'est plus cupide que lui dans toute la cour.

Le jour où Kira doit recevoir Asano et Date pour les préparer à

accueillir les envoyés de l'empereur, il revêt ses plus beaux habits de soie et se coiffe de l'eboshi, un imposant chapeau en gaze de soie noire laquée, recourbé vers l'arrière. Ainsi affublé, il ressemble à un héron portant un vase retourné sur la tête. Lorsque les deux jeunes nobles se présentent devant lui, il les accueille avec une profonde lassitude et répond à peine à leur salut.

— Je ne commencerai pas mes leçons aujourd'hui, leur dit-il en agitant sa main comme s'il chassait une mouche importune. À vous observer, d'ailleurs, je suis sûr que cela n'a guère d'importance. Hier, demain ou après-demain... Je crois qu'il faudrait plutôt une vie entière pour vous éduquer et vous apprendre les bonnes manières ! Et je frémis en pensant aux bévues que vous allez commettre, malgré mon enseignement, devant les envoyés de l'empereur...

Les deux jeunes gens, même s'ils bouillent intérieurement d'avoir à subir ces insultes, ne répondent rien et se contentent de saluer poliment Kira en se retirant. Pourquoi d'aussi jeunes et fougueux samourais ne portent-ils pas la main à leur épée pour venger cet affront ? La réponse est simple : ils se trouvent alors dans l'enceinte du palais du shogun et toute personne y sortant son arme de son fourreau est aussitôt mise à mort.

Mais l'affaire n'est pas close pour autant. Durant la nuit qui suit cet incident, le jeune Date ne parvient pas à trouver le sommeil et fait le serment qu'il ne supportera pas une nouvelle fois une telle humiliation. Cela même s'il doit le payer de sa vie ! Au matin et comme le veut l'usage, il charge son conseiller Honzô d'aller acheter un présent pour Kira, qui doit le recevoir en compagnie d'Asano dans l'après-midi. L'homme se rend compte de l'humeur sombre de son maître, aussi le questionne-t-il.

— Hélas ! répond Date. Hier, j'ai subi la pire des injures de la part de l'odieux Kira et j'ai bien peur de ne pas savoir garder mon calme lorsqu'il me recevra tout à l'heure.

Honzô, très dévoué à son maître, entrevoit immédiatement le moyen de faciliter les choses. Il rassemble tout l'argent qu'il peut trouver et va faire l'achat de coûteux cadeaux. Ainsi se présente-t-il quelques heures plus tard chez Kira et lui offre-t-il, de la part de son maître, trente rouleaux de la plus belle soie auxquels s'ajoutent cinquante lingots d'or. Le chambellan honoraire ne peut dissimuler sa joie et, de ce fait, réserve ensuite un très bon accueil à Date. Mais hélas, il n'en va pas de même pour Asano qui, paraissant devant Kira, lui fait seulement présent d'une boîte en laque peinte par un artiste de la cour. Celle-ci est accueillie par un sourire de mépris, et le jeune homme est alors certain que les jours à venir ne lui réservent rien de bon.

Les craintes d'Asano se confirment dès le lendemain. Alors que Date

est déjà auprès de Kira qui le couve d'un regard bienveillant, le jeune samouraï est fort mal reçu.

— Je remarque encore que rien, en vous, ne peut être l'objet de louange... ricane le chambellan en faisant vaciller son chapeau ridicule. Et j'aurais bien peur, si je m'abaissais à vous renifler, de sentir l'odeur de l'alcool. Sans doute vous êtes-vous arrêté dans une auberge avant de vous présenter devant moi. Ne savez-vous donc pas que la ponctualité est la première des politesses ?

Asano, dont le sang ne fait qu'un tour en entendant ces paroles, parvient toutefois à garder son calme et présente ses excuses à Kira.

Les jours suivants, le chambellan passe plusieurs heures à dispenser ses conseils aux deux jeunes seigneurs. Ou, plus exactement, fait-il semblant de s'y appliquer, en omettant d'évoquer de nombreux points très importants de l'étiquette de la cour. Ainsi espère-t-il leur faire commettre de nombreuses bévues qui les mettront en disgrâce auprès du shogun.

Enfin, le grand jour arrive, et les ambassadeurs de l'empereur sont reçus dans le plus beau salon du palais, où l'ensemble des hauts personnages de la cour se livrent aux salutations d'usage. Puis Kira se lève brusquement et s'approche d'Asano. Comme ceci n'est absolument pas prévu, chacun retient son souffle.

— Alors, seigneur Asano ! s'écrie-t-il. Vous qui arrivez à peine de votre petit château de province, vous devez être bien étonné de vous retrouver en si noble compagnie ! À voir votre visage d'ahuri, je songe à ces carpes que l'on sort de leur puits pour les jeter dans la rivière. Le premier moment de ravissement passé, elles sont tellement empotées qu'elles ne savent vers où nager. Elles se jettent alors contre le pilier d'un pont et en crèvent...

Personne ne rit ni même ne sourit. Les hommes et les femmes présents, à qui l'injure n'a pas échappé, redoutent le pire. Asano, pâle comme l'ivoire, fait un pas en direction de Kira et lui parle sous le nez :

— C'est donc moi... dit-il. Moi, Asano Takumi-no-kami, seigneur d'Ako, que vous osez traiter de carpe sortie du fond de son puits ?

Le chambellan, bouffi d'orgueil, laisse flotter sur son visage un sourire amusé et ne prend même pas la peine de répondre à la question.

— Asano, reprend-il cependant, puisque vous êtes si près de moi... le ruban de mon soulier s'est défait. Profitez-en donc pour le renouer. Je pense d'ailleurs que cette tâche sera la seule de cette journée qui corresponde à vos compétences...

À ces paroles, le jeune samouraï ne peut plus contenir la colère qui chemine en lui depuis déjà tant de jours. Il tire brusquement son épée et frappe le chambellan au front. Heureusement pour ce dernier, son

énorme chapeau a partiellement amorti le coup et la blessure n'est que légère. Et tandis qu'un mince filet de sang coule sur son visage, il prend la fuite. Mais, comme Asano veut le poursuivre, il est aussitôt arrêté par plusieurs des seigneurs présents.

— Qu'avez-vous fait, malheureux ! s'exclame l'un d'eux. Tirer son arme hors de son fourreau dans ce palais revient à signer votre arrêt de mort !

En effet, la mine sombre, le shogun s'approche. S'il comprend le geste du jeune samourai, il ne peut hélas le cautionner, et cela d'autant plus qu'il s'est déroulé en présence des ambassadeurs de l'empereur ! Il ordonne donc que l'homme soit arrêté sur-le-champ.

Quelques instants plus tard, Asano est placé dans un palanquin recouvert de grillage servant uniquement au transport des prisonniers de haut rang. Il est ensuite conduit au château d'Ichi-no-seki et y est assigné à résidence jusqu'à l'annonce officielle de la sentence.

Cinq jours se passent et, au matin du sixième jour, un envoyé du shogun demande à être reçu par Assano. À son air grave, ce dernier soupçonne que le pire va lui être annoncé, mais il fait bonne figure en proposant une boisson à son visiteur.

— Je vous remercie de votre offre, lui dit celui-ci, mais il me faut la décliner car je ne pourrai la partager avec vous. En effet, votre gorge sera trop serrée quand je vous aurai appris la décision de notre maître à tous... Comme vous avez blessé par votre épée le seigneur Kira dans l'enceinte du palais, vous êtes condamné à mort. Toutefois, le shogun vous épargne la honte d'une pendaison et vous laisse la possibilité de vous faire hara-kiri.

Ce que l'on nommait à cette époque « hara-kiri », ou encore « seppuku », était un suicide honorable qui consistait à s'ouvrir le ventre avec son poignard.

Comme Asano reste impassible à l'annonce de cette sentence, le messenger poursuit :

— Il me faut ajouter qu'après votre mort vos biens seront confisqués et que vos vassaux devront se disperser.

Le jeune samourai laisse éclore un pâle sourire sur son visage.

— Ce que vous m'apprenez, dit-il tranquillement, ne me surprend pas. Je suis déjà prêt à mourir depuis l'instant où j'ai frappé à la tête cet infâme Kira. Et sachez que je ne regrette rien. Que mon corps s'en aille n'interdira pas à mon âme de rester fière...

— Évidemment, continue le messenger, il est impératif que j'assiste à votre suicide. Mais cela ne doit pas vous empêcher de prendre tout le temps qui vous sera nécessaire pour préparer votre départ de ce monde.

Asano fait alors venir à lui son page, un jeune homme nommé Sempei. Il lui annonce sa mort prochaine et lui confie une ultime

mission :

— Dès que j'aurai rendu mon dernier souffle, je te demande de regagner mon château et de prévenir celui qui m'y seconde, le seigneur Oishi Kura-no-suke. Puis tu lui donneras le poignard de mon seppuku et tu lui diras seulement ces mots : « Le seigneur Kira m'a tué. » Il saura en quoi consiste son devoir et ce qu'il devra entreprendre pour venger ma mort.

Les larmes aux yeux, le page fait ses adieux à son maître et lui promet de se montrer digne de sa confiance. Asano s'enferme ensuite dans sa chambre où il revêt un kimono entièrement blanc, la couleur du deuil au Japon. Puis il s'en retourne auprès du messenger du shogun.

Un peu plus tard, on lui apporte un petit plateau de bois blanc sur lequel est posé un kozuka, le poignard rituel du seppuku. Cette arme étant dépourvue de manche, sa partie haute est entourée de papier blanc pour en faciliter la prise. Le jeune samouraï boit un verre de saké et, celui-ci à peine vidé, enfonce avec vigueur la lame dans son ventre. Enfin, Asano tombe en avant sans avoir poussé le moindre cri.

Pendant qu'au château d'Ichi-no-seki on rend les derniers hommages au jeune samouraï, son page Sempei chevauche déjà pour rejoindre Oishi. Il lui faut quatre jours, sans jamais mettre pied à terre, pour parcourir une si longue distance. Il est animé d'une telle hâte qu'il traverse son propre village natal sans oser s'arrêter pour saluer ses parents. Et même lorsqu'il y croise un cortège funèbre, qui n'est autre que celui de sa propre mère, il se force à continuer sa route malgré les larmes qui lui brouillent la vue. Ainsi Sempei n'écoute-t-il que son devoir. Rien n'est plus important que la promesse faite à son maître défunt.

Enfin, le page arrive à destination et peut s'agenouiller, front contre terre, devant Oishi. Il est si impressionné par la force émanant du chef des samouraïs de son ancien maître qu'il doit s'y reprendre à plusieurs fois pour lui apprendre la terrible nouvelle. Aussitôt, l'homme convoque au palais d'Ako les trois cents samouraïs d'Asano. Leur colère est immense et leur première impulsion est de vouloir attaquer le shogun lorsqu'il viendra s'emparer du château. Au milieu de leurs cris, Oishi a toutes les peines du monde à prendre la parole, mais il parvient peu à peu à se faire entendre.

— Le shogun n'est pas notre ennemi ! leur dit-il. Il n'a fait qu'appliquer une loi que nous connaissons tous. La preuve : Asano l'a respectée au prix de sa vie. Non ! l'assassin que nous devons châtier est Kira. C'est sur sa tête seule que s'impose notre devoir de vengeance !

— Alors, ne perdons plus une minute en vaine discussion ! Attaquons-le ! s'écrie un samouraï déjà âgé.

— Non ! réplique encore Oishi. Le chambellan est un lâche qui doit s'être enfermé à double tour dans sa chambre gardée par toute une armée. Nous ne sommes pas assez nombreux pour forcer sa porte et l'atteindre en personne.

Les samouraïs finissent par se ranger aux raisons de leur chef. Ils acceptent de céder le château au shogun et de se disperser pour devenir ce qu'ils ont redouté toute leur vie : des rônins, guerriers sans maîtres et donc sans le sou.

Satisfait d'échapper à une rébellion, Oishi ne souhaite cependant pas en rester là. Parmi l'assemblée de ce soir, il a sélectionné une cinquantaine de samouraïs auxquels il demande discrètement de rester encore quelques heures auprès de lui.

Le lendemain, il les réunit secrètement afin de les informer de ce qu'il a décidé. Il a choisi les hommes les plus fidèles à la mémoire d'Asano et ils sont maintenant quarante-sept. Il leur explique alors qu'il est indispensable de se montrer patient afin de mener à bien l'œuvre de vengeance qu'ils doivent à leur maître disparu. En effet, Kira est aussi lâche qu'il est méfiant, au point de refuser d'employer un serviteur qui ne soit pas né dans sa demeure. Ils ne pourront donc l'approcher que lorsqu'il se sentira hors de danger, ce qui peut durer plusieurs années...

Tous s'engagent à consacrer le reste de leurs jours à ce projet et jurent de garder secrète cette entreprise.

Pour sceller cet accord, ils font ensemble le serment du samouraï, c'est-à-dire qu'ils se saisissent de leurs épées et les sortent à moitié de leurs fourreaux.

Tous s'en vont et, pour endormir les soupçons, changent radicalement d'existence en abandonnant le métier des armes. Certains deviennent marchands, d'autres forgerons ou médecins, et d'autres encore errent sans but en vivant de la charité. L'un d'eux parvient même à épouser la fille de l'architecte qui a conçu le palais de Kira. Il réussit ainsi à copier les plans de l'édifice et à renseigner discrètement ses compagnons sur la moindre de ses portes ou le plus petit de ses couloirs.

De son côté, Oishi, se sachant surveillé de près par les espions de Kira, ne manque pas une occasion de faire savoir que son passé de guerrier est derrière lui et qu'il a renoncé à toute vengeance. Et d'ailleurs, pour attester ses dires, il prend femme, achète une maison à Kyoto et se met à prêter de l'argent aux paysans et à vivre des intérêts que celui-ci lui rapporte. À la vue de tous, il mène une vie de plaisirs et passe son temps auprès des geishas, ces belles chanteuses et danseuses des maisons de thé. Il abuse d'ailleurs tant du saké qu'on le

ramasse souvent au petit matin dans le caniveau pour le ramener chez lui en brouette. Peu à peu, sa réputation devient si épouvantable qu'il n'est pas rare que des samourais lui reprochent sa conduite et tentent de lui rappeler quel modèle il a été pour eux dans le passé. Pire encore ! Deux ans après la mort d'Asano, son épouse, qui pensait qu'il se conduisait ainsi pour éteindre les soupçons de Kira, lui confie qu'elle commence à douter de ses intentions. Qu'à cela ne tienne ! Oishi, se moquant bien de ses larmes, lui dit qu'il veut divorcer sur-le-champ. Il chasse la pauvre femme dès le lendemain. Elle emmène avec elle ses deux plus jeunes enfants et laisse son fils aîné à son ancien mari.

Mais lorsque celle-ci est partie, Oishi donne libre cours à son chagrin. Lui qui vient de sacrifier son épouse adorée à son projet de vengeance est sûr maintenant de s'être déshonoré aux yeux de tous et de ne plus représenter de danger pour personne.

Enfermé dans son palais, Kira ne perd rien de ce qui se passe à l'extérieur. Chaque jour, ses espions le renseignent sur la déchéance d'Oishi. Le vieux seigneur s'en frotte les mains car il n'en peut plus de rester ainsi cloîtré entre quatre murs et rêve de reprendre une vie normale. Certes, il se réjouit des dernières nouvelles entendues, mais s'inquiète encore... Il finit donc par demander à l'un de ses hommes de corrompre un samourai qui a jadis bien connu Oishi. Celui-ci se laisse facilement acheter et rend visite à son ancien compagnon. Après quelques paroles de politesse, le samourai en vient vite au fait.

— Excusez ma curiosité, dit-il, mais je pensais qu'un guerrier de votre valeur, autrefois chef des vassaux d'Asano, passerait le reste de son existence à vouloir le venger...

Oishi pose un regard d'une extrême lassitude sur son visiteur.

— Effectivement, murmure-t-il, tel était mon devoir de samourai. Et je vous jure que j'avais prévu de tuer Kira. Et puis je me suis dit que si j'échouais, il me tuerait, et que si je réussissais, ce serait le shogun qui demanderait ma tête. La mort à tous les coups, donc. Et j'ai été obligé de m'avouer que j'aimais trop la vie pour prendre le risque de venger Asano.

L'espion, après avoir vidé quelques verres de saké avec Oishi, s'en retourne au palais de Kira et lui rapporte mot pour mot la conversation qu'il a eue avec son ennemi. Le vieux chambellan, ne s'étant pas senti aussi heureux depuis bien longtemps, fait aussitôt lever de nombreuses mesures de surveillance et congédie la moitié de sa garde rapprochée. Cette nouvelle finit par arriver aux oreilles des fidèles d'Asano qui s'en réjouissent.

L'heure de la vengeance va bientôt sonner et il faut maintenant se

tenir prêts à frapper.

Comme les quarante-sept rôlins ayant juré fidélité à Asano sont désormais disséminés dans tout le Japon, Oishi met longtemps à les rassembler. Le lieu de rendez-vous est fixé à Yédo, ville où réside le chambellan. Ils y viennent tous – à l'exception d'un seul : Sempei, le page d'Asano, qui n'a pu supporter la mort de son maître et, à bout de chagrin, s'est suicidé sur sa tombe. Quelques semaines plus tard, ils sont donc quarante-six attendant avec impatience les ordres d'Oishi. Ce dernier, dans le plus grand secret, a d'ores et déjà pu se procurer un véritable arsenal. Dans de nombreuses caisses se trouvent des épées, des cottes de mailles, des arcs et des flèches, des échelles de corde ainsi que des halberdes.

Lors d'une réunion secrète se tenant de nuit dans une auberge de Yédo, Oishi explique à ses compagnons qu'il connaît l'instant le plus propice pour attaquer Kira par surprise. Le chambellan, goûtant à nouveau aux joies de la liberté, se passionne désormais pour la cérémonie du thé dont il a appris tous les secrets auprès d'un maître de cette discipline. Il a donc pour habitude de réunir quelques amis autour de lui dans son pavillon de thé, situé en lisière de son immense parc. Et Oishi a précisément appris de source sûre que le vieil homme prévoit une de ces fêtes pour le soir du 20 janvier, c'est-à-dire le lendemain.

Cette date sera celle de sa mort.

— Voici le moment que nous attendons tous depuis plus de deux ans, leur dit Oishi. Et je sais combien ce temps de patience a été éprouvant pour vous. Nous touchons enfin au but, mais vous savez tous que l'accomplissement de notre mission entraînera pour nous une fin certaine. Pour conclure, je vous demande de veiller à ne tuer et à ne blesser que Kira ou ses gardes. Toutes les autres personnes se trouvant avec lui sont innocentes de son crime, et ce serait pour nous un très grand déshonneur de leur faire le moindre mal.

Ces paroles dites et approuvées par ses compagnons, Oishi explique son plan d'attaque. Celui-ci est aussi simple qu'efficace. Les quarante-sept rôlins se diviseront en deux groupes. L'un prendra d'assaut la porte principale tandis que le second pénétrera dans le palais par l'arrière. Le premier d'entre eux qui aura trouvé Kira devra prévenir les autres d'un coup de sifflet. Ensuite, tous l'encercleront...

Le jour suivant, alors que les hommes d'Oishi sont prêts pour l'assaut, la neige tombe depuis plusieurs heures sur Yédo. À minuit, les anciens samouraïs d'Asano sortent de l'auberge. Ils sont armés et vêtus d'un long manteau noir. La neige étouffe leurs pas et ils traversent la ville endormie dans le plus parfait silence. Enfin, les voilà devant la porte rouge du palais de Kira. Tandis que le premier groupe escalade la façade à l'aide des échelles de corde, le second gagne l'arrière du

bâtiment. Les hommes d'Oishi pénètrent dans le château sans rencontrer la moindre résistance. Par contre, dans les jardins, la situation se complique. Les gardes défendent leur maître avec ardeur et les samouraïs sont obligés d'en tuer un grand nombre. Lorsque les deux groupes se rejoignent dans le parc, les hommes du chambellan comprennent leur défaite et rendent les armes.

Les quarante-sept rôlins, heureux d'avoir vaincu toute opposition, s'inquiètent toutefois de ne pas encore avoir vu Kira. Et si celui-ci avait eu vent de cette attaque et s'était déjà depuis longtemps enfui de son palais ? Aussitôt, les hommes d'Oishi se ruent dans ses appartements privés. Les femmes et les enfants qui s'y trouvent hurlent de terreur, mais il ne leur est fait aucun mal. Les rôlins fouillent ensuite la chambre et retournent même les tatamis dont le sol est recouvert. Personne. Il n'y a personne ! Soudain, l'un des samouraïs voit devant lui une large pièce de soie peinte qui s'agite étrangement contre un mur. Il s'approche, l'écarte prudemment du bout de son épée et se rend compte qu'elle camoufle l'entrée d'un long passage secret. Sans attendre, l'homme s'y engouffre et arrive dans une cour où s'entasse du bois. Là, il aperçoit un gros homme à moitié dissimulé derrière des fagots.

— Qui es-tu ? lui hurle-t-il en le traînant hors de sa cachette.

Mais l'homme n'a pas besoin de répondre. Lorsqu'il éclaire son visage avec une lanterne, le rôlin le reconnaît.

Le vieillard à genoux qui tremblote de terreur les pieds nus dans la neige n'est autre que Kira, l'assassin du seigneur Asano.

Aussitôt, le rôlin siffle et, quelques instants plus tard, ils sont quarante-sept encerclant le vieux chambellan. Oishi s'approche de lui et vérifie qu'il porte bien sur le front la cicatrice faite deux ans plus tôt par son maître. Comme il la voit de ses propres yeux, le doute est levé. Il peut commencer à parler :

— Seigneur Kira, dit-il d'une voix forte. Sachez que nous aurions aimé épargner votre maison ainsi que les gardes qui s'y trouvaient. Mais nous n'avons pu faire autrement pour vous atteindre. Je sais bien que vous n'ignorez pas la raison de notre présence et le châtimeut qui vous attend. Vous êtes le meurtrier du noble Asano Takumi-no-kami, seigneur d'Ako. Et pour répondre de ce crime, nous vous demandons de vous faire hara-kiri avec cette même arme dont il a dû se servir pour s'ôter la vie.

Le vieillard regarde Oishi comme si ce dernier lui parlait dans une langue totalement inconnue. Puis soudain, il semble comprendre et son visage se tord dans une grimace grotesque. Il regarde alors le poignard qui lui est tendu et se redresse aussitôt sur ses jambes pour tenter de prendre la fuite. À cet instant, le rôlin qui avait découvert sa cachette se précipite sur lui et lui tranche la tête d'un seul coup de

lame.

Le jour se lève timidement sur Yédo quand les quarante-sept rônins sortent du palais. Ouvrant leur cortège, Oishi porte la tête de Kira et le poignard d'Asano. D'un pas lent, ils traversent la ville pour se rendre jusqu'à la dernière demeure de leur maître.

À leur passage, des gens encore mal réveillés sortent sur le seuil de leur maison ou se penchent à la fenêtre. Nul besoin d'explication pour comprendre ce qui vient de se passer. Spontanément, tous se mettent à applaudir.

Arrivés au temple édifié à côté du cimetière, les quarante-sept rônins sont accueillis par le chef de la communauté. Celui-ci les emmène alors sur la tombe d'Asano.

Comme la coutume veut qu'un inférieur se présente propre devant son supérieur, Oishi va laver la tête de Kira sous une fontaine avant de la déposer sur la sépulture de son maître, où il allume ensuite quelques bâtons d'encens.

Puis le vieux samouraï se tourne vers le bonze et, avec la plus parfaite tranquillité, lui dit ces quelques mots :

— J'ai une faveur à vous demander. Pourriez-vous nous enterrer tous auprès d'Asano lorsque nous-mêmes nous serons morts ?

À l'instant précis où l'homme accepte cette requête, un messenger du shogun fait son entrée dans le cimetière. Les quarante-sept rônins devinent immédiatement qu'il vient leur donner, de la part de son maître, l'ordre de se suicider. C'est que, même si ce dernier comprend la noblesse de ce geste de vengeance, le meurtre demeure un acte qui ne peut rester impuni au pays du Soleil-Levant.

Et ce qui fut exigé ce matin-là fut aussitôt accompli. Les quarante-sept hommes n'hésitèrent pas un seul instant et se firent hara-kiri avec la certitude de retrouver bientôt leur maître Asano. Comme promis, ils furent ensevelis à côté de lui et, un peu plus tard, on creusa même la tombe d'un quarante-huitième samouraï. En effet, un guerrier qui avait un jour insulté Oishi en le traitant de lâche et de débauché comprit son erreur et, pour se faire pardonner cet outrage, vint se suicider sur sa sépulture.

Aujourd'hui encore, de très nombreux Japonais vont se recueillir sur la tombe d'Asano et de ses quarante-sept rônins. Là, en mémoire de leur courage et de leur fidélité sans faille, ils font eux aussi brûler des bâtons d'encens. Et, en quittant le cimetière, la plupart d'entre eux ne peuvent s'empêcher de tremper leurs mains dans le bassin d'eau claire où fut lavée la tête de Kira voilà aujourd'hui plus de trois cents ans...





II

UN COMBAT SANS ARME

PAR UN BEAU MATIN D'ÉTÉ, une trentaine de personnes montèrent dans l'embarcation qui leur permettait de traverser le lac Biwa. Comme celle-ci n'était pas très grande, ils durent se serrer afin que tout le monde puisse prendre place à bord. Ceci fit immédiatement protester l'un d'entre eux, qui prétendit que son rang et son prestige lui autorisaient bien plus d'espace qu'aux autres. En effet, poursuivit-il, il était l'un des plus fameux samouraïs du Japon et son nom seul suffisait à mettre ses ennemis en déroute. Il ajouta ensuite qu'il était si habile au sabre et à l'arc que le nombre de ses victimes ne pouvait pas se compter sur tous les doigts des passagers présents, y compris ceux de leurs pieds.

Mais tandis que la grande majorité des voyageurs écoutaient avec respect les paroles de ce samouraï prétentieux, il en était un qui l'observait d'un air amusé. Bien sûr, cela n'échappa pas au bavard qui l'apostropha sans ménagement :

— Qui es-tu pour oser te moquer de moi si ouvertement ?

— Je suis le maître d'armes Tsukahara Bokuden, répondit calmement l'homme.

— Je vois que tu portes deux sabres, c'est donc que tu es toi aussi un samouraï ! continua le fanfaron. Alors, puisque nous sommes tous deux des guerriers, pourquoi ne participes-tu pas à la conversation et n'approuves-tu pas mes propos ?

— C'est que... vois-tu, reprit le voyageur toujours aussi tranquillement, je me tais car je ne t'approuve pas. Je ne fais pas le même usage que toi de mes sabres.

— Ah bon ! ricana le samouraï. Et à quoi te servent-ils ? À égaliser l'herbe de ton jardin ? À tailler tes cerisiers ?

— Non, répondit l'homme. J'appartiens à l'« école du combat sans arme », celle qui enseigne qu'il est plus important de ne pas être vaincu que de vaincre. Mes épées sont là pour me rappeler que je dois rester maître de moi en toutes circonstances et donc ignorer les

provocations.

— Que d'imbécillités débitées en si peu de mots ! pouffa le samouraï. Une arme est une arme et elle n'a qu'une seule fonction : tuer le plus d'ennemis possible.

— Libre à toi de croire cela, répondit Bokuden. Moi, je pense autrement. Car, vois-tu, quand une vache boit de l'eau, cette eau devient du lait, alors que si un serpent boit cette même eau, elle deviendra du poison. Rien n'est bon ni mauvais, c'est la manière dont on utilise une chose qui lui donne ses qualités...

— Certes, je dois reconnaître que tu es adroit en paroles et donc je ne résiste pas à la tentation de te défier ! s'exclama le samouraï. Acceptes-tu de combattre avec moi sans sabre ?

— Cela peut se faire, répondit Bokuden. Mais ne va pas t'imaginer que j'ai déjà perdu ce combat. Le plus souvent, c'est moi qui gagne...

À ces mots, le samouraï devint comme fou de rage et se rua sur le passeur avec une telle force qu'il faillit faire chavirer l'embarcation.

— Il m'est insupportable de me faire insulter de la sorte ! hurla-t-il au pauvre homme vert de terreur. Fais demi-tour et ramène-nous sur la berge afin que nous puissions en découdre sans délai !

— Cela ne sera pas nécessaire, dit alors le maître d'armes. Je pense que l'île dont nous nous approchons sera parfaite pour un combat aussi singulier. Comme elle est déserte, nous ne dérangerons personne et il n'y aura pas non plus d'attroupement susceptible de nous déconcentrer.

Tout à sa fureur, le samouraï accepta ces conditions sans réfléchir plus loin que le bout de son sabre. Quelques instants plus tard, le passeur accostait sur l'île en question et le fanfaron se précipitait à terre en tenant déjà son arme à la main. Sur le point de descendre de l'embarcation, Bokuden ôta d'abord ses deux épées qu'il tendit à un voyageur. Et alors qu'il faisait mine de sauter sur la berge, il arracha la perche des mains du passeur et, avec une force incroyable, dégagea l'embarcation. Tandis qu'elle s'éloignait rapidement du rivage, le maître d'armes s'adressa au samouraï qui commençait à réaliser son erreur :

— Voilà précisément ce que j'appelle un combat sans arme... Et puisqu'il se passera longtemps avant que tu puisses quitter cet endroit désert, je t'offre ces quelques mots à méditer. Il s'agit encore d'une histoire d'eau, ce qui me semble de circonstance en ces lieux...

*« L'eau ne s'oppose à personne,
Et ainsi nul ne peut l'affronter.
L'eau cède au couteau sans qu'il puisse la déchirer ;
Elle est invulnérable car elle ne résiste pas. »*





III

LE SAMOURAÏ ET LE CHAT

IL ÉTAIT UNE FOIS UN JEUNE SAMOURAÏ – pourtant cent fois vainqueur sur les champs de bataille – qui n’arrivait pas à se débarrasser d’un énorme rat ayant eu la malencontreuse idée de s’installer chez lui. L’affaire durait depuis des mois et l’horrible bête, non contente de s’en prendre régulièrement au garde-manger de son hôte, adorait également ronger ses meubles et parsemer de crottes les tatamis couvrant le sol de sa maison.

Bien que très habile au sabre, le samouraï n’avait jamais réussi à blesser ce rongeur indésirable et avait, en revanche, fendu en deux plusieurs de ses tables... De plus, cet animal devait être particulièrement intelligent puisqu’il ne touchait jamais à la nourriture empoisonnée cachée à son intention...

Un beau matin, le samouraï, comprenant enfin qu’il ne pourrait pas résoudre ce problème seul, se rendit au marché pour y acheter un chat. Ne voulant rien laisser au hasard, il prit son temps et regarda attentivement tous les matous à vendre.

Enfin, sur le coup de midi, il prit sa décision et en choisit un très jeune qui semblait déborder de vie et d’énergie. Il paya le marchand et retourna presque en courant chez lui tant il était impatient d’assister à la mise en pièces de son maudit rat par son nouvel animal de compagnie.

Hélas ! Il ne se passa rien de tel. Le jeune félin était si occupé à courir après sa queue ou après son ombre qu’il ne s’intéressa pas le moins du monde au rat. Celui-ci pouvait donc continuer tranquillement à tout saccager dans la maison, ce qu’il ne se priva pas de faire.

Au bout d’une semaine, le samouraï s’en retourna sur le marché afin de rendre le chat à son précédent propriétaire.

— Cet animal ne m’est d’aucune utilité, lui dit-il. Je reconnais qu’il est distrayant lorsqu’il fait ses pitreries, mais ce n’est pas d’amusement que j’ai besoin. Ce qu’il me faut, c’est seulement un impitoyable tueur

de rats !

— Je pense avoir ce que vous cherchez, lui répondit le marchand. Ce matou que vous voyez ici est déjà âgé, ce qui signifie qu'il a derrière lui une longue expérience de chasseur...

Convaincu par ce raisonnement, le samouraï ramena l'animal chez lui et attendit avec impatience la suite des événements. Mais il fut, comme la première fois, très vite déçu car il ne se passa pas grand-chose. Certes, le matou semblait prendre son rôle au sérieux et guettait sa proie pendant des heures. Mais au moment de lui donner le coup de griffes fatal, il ratait lamentablement son coup ou bien, pire, s'était déjà rendormi.

Pour la troisième fois, le samouraï se rendit sur le marché et exigea le remboursement immédiat de la somme qu'il avait déboursée afin d'avoir un prédateur digne de ce nom. Et comme on ne refuse jamais rien à qui porte un sabre, l'argent lui fut rendu et notre valeureux guerrier rentra chez lui.

Mais en chemin une idée suspendit son pas. Et s'il allait frapper aux portes du temple voisin ? Les moines qui y résidaient étaient réputés pour leur grande sagesse et auraient peut-être une idée concernant son satané rat. Fort bien accueilli en ces lieux, le samouraï fut heureux de constater que ces hommes de prières ne prenaient pas à la légère son souci à moustaches.

L'un d'entre eux revint même quelques instants plus tard en disant qu'il tenait précisément dans ses mains la solution à son problème. Cependant, le samouraï en douta lorsqu'il vit ce que lui amenait le moine. Il portait en effet un coussin sur lequel dormait un chat si vieux qu'il semblait lui manquer la moitié des poils.

— Je vous présente la fin de vos ennuis, dit-il en s'inclinant devant son visiteur.

— Je voudrais bien vous croire... répondit en soupirant le samouraï. Mais à cet instant, le coussin que vous portez me semble bien plus vivant que le chat posé dessus...

— Ne vous fiez donc pas aux apparences ! reprit le moine en souriant. Rentrez chez vous et faites preuve de patience.

Le samouraï s'inclina, remercia ses hôtes et s'en retourna dans sa maison. Pendant tout le temps que dura le trajet, le chat n'ouvrit pas un œil, ni ne frémit des moustaches, à tel point que son nouveau propriétaire crut qu'il était mort. Mais non, le matou respirait encore. Faiblement, certes, mais il respirait... Arrivé chez lui, l'homme déposa par terre coussin et chat et fit de gros efforts pour ne pas s'en préoccuper. À la tombée de la nuit, le matou n'avait pas bougé une oreille et dormait toujours en émettant un très léger ronflement.

Mais soudain, aux alentours de minuit, le vieux félin souleva une patte, puis les trois autres, et quitta enfin son coussin.

Le samouraï, espérant assister à la tuerie tant attendue, fut terriblement déçu. En effet, l'animal alla manger dans la gamelle qui lui était destinée, lapa un peu d'eau, fit une crotte dehors et, sans se presser, retourna se coucher.

Au grand désespoir du guerrier, les jours suivants se déroulèrent exactement de la même manière. Si bien qu'une semaine plus tard, à bout de patience, il décida de retourner au monastère pour rendre aux moines ce chat aussi immobile que désespérant.

— Alors, vous avez été content des services de notre cher matou ? demanda le moine qui reçut le visiteur.

— À vrai dire... une carpe m'aurait sans doute été plus utile... répondit le guerrier. Je préfère donc vous le rendre.

— Que la jeunesse est donc impatiente en toutes choses ! s'exclama l'homme de prières. Je vous en conjure, gardez encore cet animal auprès de vous et vous me remercirez bientôt...

Le samouraï, qui ne voulait pas vexer les moines, reprit le vieux chat toujours installé sur son coussin et s'en retourna chez lui. Là, il le posa dans un coin et, comme il n'en attendait plus rien, l'oublia complètement.

Ce fut alors qu'il se passa quelque chose...

Le rat, intrigué par le retour de ce pensionnaire, s'en approcha, le flaira, le toucha de la patte, et finit par se convaincre qu'il s'agissait d'une nouvelle pièce de mobilier.

Bientôt il ne fit plus de détour en passant devant lui et, même, une fois, il prit la liberté de marcher dessus pour aller plus vite.

Et comme le chat ne bronchait toujours pas, le rat abandonna toute méfiance.

Ce fut le lendemain qu'il paya très cher cette imprudence !

En effet, alors qu'il passait au ras des moustaches du félin, celui-ci bondit sur lui et l'égorgea d'un seul coup de griffes.

Le samouraï, qui avait assisté à la scène, fut si surpris qu'il lui fallut quelques instants pour réaliser ce qui venait de se passer. Et, quand il voulut féliciter le matou d'une caresse, il s'aperçut que ce dernier s'était déjà rendormi...

L'après-midi même, le samouraï ramena le chat à ses propriétaires et leur prouva sa gratitude en leur offrant une bourse bien garnie.

Puis ce farouche guerrier reprit tranquillement le cours de sa vie et ne fut plus jamais ennuyé par le moindre rongeur dans sa demeure.

Beaucoup plus tard, alors qu'il se trouvait au seuil de la mort, il se plaisait à raconter aux jeunes samouraïs venus l'interroger sur son incroyable dextérité au sabre qu'il devait toute sa science à un vieux chat un peu chauve. En effet, celui-ci lui avait appris l'essentiel de ce

qu'il fallait savoir lors d'un combat : l'art d'endormir la vigilance de l'adversaire...





IV

HO-ICHI LE SANS-OREILLES

UN CONTEUR AVEUGLE nommé Ho-Ichi arriva un jour aux portes d'un temple situé sur le rivage de Dan-no-ura.

Ce lieu était exceptionnel car il avait été construit à la mémoire du clan des Heike, qui avait gouverné le Japon d'une main de fer pendant une centaine d'années. Il avait ensuite été détrôné par celui des Minamoto lors d'un effroyable combat naval.

Peu après cette défaite, des choses étranges se passèrent à l'endroit même où la flotte des Heike avait disparu. En effet, les bateaux qui se risquaient dans ces parages étaient comme tirés vers le fond par des forces invisibles. Puis des feux fantômes s'allumèrent la nuit pour perdre les marins. Et, enfin, les crabes de ces eaux funestes portèrent sur leur carapace le dessin d'un samouraï mort.

Ces signes, et bien d'autres encore, effrayèrent les habitants de cette contrée et ils comprirent que le clan des Heike n'avait pas trouvé le repos. Espérant calmer leur colère, ils leur dédièrent alors un temple et édifièrent des pierres tombales portant les noms des hauts personnages du clan disparu ainsi que ceux de leurs samouraïs morts au combat.

Mais hélas, cela ne suffit pas à leur offrir la paix éternelle...

Le conteur Ho-Ichi était aveugle depuis de nombreuses années. Mais cela ne l'empêchait pas d'arpenter les routes du Japon et de raconter ses histoires préférées, précisément celles du clan des Heike, à qui voulait les entendre. On lui donnait alors un peu de nourriture, quelques vêtements et parfois un coin de natte pour dormir. Ce matin-là arriva-t-il par hasard jusqu'à la porte du temple des Heike ou l'avait-il sciemment choisi ? On ne le sut jamais... Toujours est-il qu'il fut accueilli avec enthousiasme par le bonze chargé de ce lieu. En effet, l'homme adorait les histoires et offrit à son visiteur de demeurer auprès de lui aussi longtemps qu'il lui plairait en échange de quelques-

unes de ses épopées.

Ho-Ichi, fatigué de sa vie d'errance, accepta cette offre avec reconnaissance. Plusieurs semaines passèrent tranquillement et le conteur commença à oublier l'idée de repartir un jour, car il n'avait jamais connu d'endroit plus agréable que ce temple.

Un soir d'été, alors que la chaleur était étouffante malgré la nuit tombée depuis longtemps, Ho-Ichi s'assit dehors à l'affût du moindre souffle d'air. Soudain, tandis que minuit sonnait, il entendit le grincement du portail et perçut des pas lourds se dirigeant vers lui. Aussitôt, il s'inquiéta de cette visite car il était sûr que les pieds qui foulaient le sol à cet instant n'appartenaient pas aux moines qu'il connaissait. Et il fut encore plus effrayé lorsqu'il reconnut le bruit d'un sabre frottant contre l'armure d'un samouraï.

Quelques secondes plus tard, l'étranger s'immobilisa devant le conteur et lui parla d'une voix aussi tranchante que son arme :

— Ho-Ichi ! Mets-toi debout et suis-moi sans protester. Mon maître, qui sait que tu racontes l'histoire des Heike, a appris ta présence en ces lieux consacrés à ce clan. Il veut t'entendre sans délai !

— Mais... répondit le vieillard terrorisé à l'idée de désobéir à un samouraï, je suis aveugle et je ne peux trouver mon chemin tout seul...

— N'aie crainte, répondit le mystérieux visiteur. Pose ta main sur mon poing et je te guiderai, comme je le ferai pour te raccompagner tout à l'heure.

Le conteur, un peu rassuré à l'évocation de son retour, prit son biwa, l'instrument de musique avec lequel il avait l'habitude de s'accompagner, et suivit le samouraï.

Ensemble, ils quittèrent le temple et traversèrent les ruelles endormies du village. Ensuite, ils gravirent une colline avant d'arriver devant une immense porte en bois. Le guerrier en frappa le vantail du poing en annonçant Ho-Ichi le conteur.

On leur ouvrit aussitôt et le vieillard fut conduit dans une pièce qui lui sembla très vaste. On le fit asseoir et, au cœur du silence qui s'appêtait à accueillir ses histoires, il perçut les bruissements de soie et d'éventails d'une foule qu'il imagina aussi nombreuse que raffinée. « Me voici devant un auditoire de choix, pensa-t-il. Puisse-t-il apprécier mon art et me laisser la vie sauve... »

— Ho-Ichi, dit soudain une femme de l'assemblée, nous t'espérions depuis longtemps, toi qui sais si bien raconter l'épopée du clan des Heike. Tu peux commencer, et ne nous déçois pas !

— C'est que... bredouilla le conteur, ce récit est si long qu'il ne faut pas moins de quatre nuits pour en faire le tour. Par quoi dois-je commencer ?

— Eh bien, répondit la femme, consacre cette première rencontre à

la terrible bataille qui a décidé du sort funeste des Heike.

Le conteur pinça les cordes de son biwa et commença. Ses mots étaient si bien choisis, et ses silences si bien placés, que les spectateurs eurent l'impression de vivre ce qu'il racontait. Et bientôt, alors que le récit du carnage subi par les Heike approchait de son dénouement, Ho-Ichi entendit des gémissements et des pleurs monter de la foule. Et puis, il se tut.

— Personne n'aurait pu mieux conter que toi, dit la femme qui avait parlé à son arrivée. Afin que tu nous fasses partager les autres hauts faits du clan des Heike, tu reviendras les trois prochaines nuits. Mais attention ! Personne n'en doit rien savoir, ou tu y perdrais la vie... Par contre, si tu te conformes à nos ordres, sache que tu en seras largement récompensé. Quelqu'un viendra te chercher demain à minuit. Tiens-toi prêt !

Ho-Ichi acquiesça, puis posa sa main sur le poing ganté du samouraï qui l'entraîna enfin hors de cet étrange endroit. En chemin, le vieillard se sentit doublement soulagé. Non seulement il se dirigeait sain et sauf vers le temple, mais, en plus, on venait de lui promettre beaucoup d'argent en échange de ses histoires.

Alors qu'il poussait la porte de sa chambre, le conteur entendit les oiseaux chanter et comprit que le soleil venait tout juste de se lever. Épuisé, il marcha vers son lit qu'il ne quitta plus de tout le jour.

Il ne se réveilla qu'à la nuit tombée et se prépara à accueillir son guide. Au douzième coup de minuit, le samouraï se présenta et, comme la veille, tendit son poing ganté à l'aveugle.

Cette soirée-là se passa exactement de la même manière que la précédente et Ho-Ichi regagna le temple au petit jour. Une surprise cependant l'attendait. Le bonze, s'étant aperçu de l'absence du conteur, se tenait au seuil de sa chambre.

— Que se passe-t-il, mon ami ? demanda-t-il d'une voix inquiète. Que fais-tu la nuit au lieu de dormir ?

— Cela ne concerne que moi, répondit le vieillard un peu embêté d'être questionné comme un enfant. Je t'assure que je vais parfaitement bien et que je souhaite seulement dormir.

Sur ces mots, Ho-Ichi abandonna son hôte et alla se coucher. Toutefois, ce dernier n'entendait pas en rester là. Il veillait depuis trop longtemps sur ce sanctuaire où il se passait régulièrement les choses les plus étranges pour ne pas prendre les errances de son hôte à la légère. Il partit donc chercher deux serviteurs et leur demanda de se poster à la grille dès la tombée du jour.

Ho-Ichi passa, comme la veille, sa journée à dormir et ne sortit de sa chambre qu'au premier coup de minuit. Les deux hommes embusqués derrière le muret du temple assistèrent alors à un spectacle incroyable. Ils virent le conteur poser sa main en l'air, comme sur un appui

invisible, et partir dans la nuit d'un pas parfaitement assuré.

Vite, les serviteurs attrapèrent leurs lanternes posées à terre et tentèrent de suivre le vieillard. Mais celui-ci, pourtant aveugle, fendait les ténèbres d'un pas rapide que rien ne faisait trébucher. Et alors qu'une pluie violente se mettait à tomber, les deux serviteurs finirent par perdre la trace du conteur à la sortie du village. Ils s'arrêtèrent pour discuter de ce qu'ils devaient faire.

— Nous ne pouvons pas annoncer à notre maître, dit l'un, que nous avons été semés en pleine nuit par un vieillard ne voyant même pas le bout de ses pieds !

— Tu as raison, répondit l'autre, il faut essayer de le retrouver coûte que coûte, sinon nous serons la risée de toute la région...

Les deux hommes continuèrent à marcher sans trop savoir où aller. Enfin, sur le coup de trois heures du matin, une mélopée lointaine suspendit leur pas. Qui pouvait donc chanter à une heure si tardive ? Peu rassurés, ils se dirigèrent tout de même vers l'endroit d'où semblaient provenir les sons étranges qu'ils entendaient. Et ce fut ainsi qu'ils se retrouvèrent aux portes d'un cimetière... Ils jetèrent prudemment un œil par-dessus le mur, et là, faillirent s'évanouir d'épouvante. Ho-Ichi, sous la pluie battante, était assis au milieu des tombes et racontait l'histoire du clan des Heike en s'accompagnant de son instrument de musique, tandis qu'autour de lui dansaient des dizaines de feux follets.

Les serviteurs prirent leur courage à deux mains et se ruèrent vers le conteur. Celui-ci, perdu dans une sorte de transe, mit quelque temps à se rendre compte qu'on le secouait en l'appelant par son nom.

— Mais qui êtes-vous donc et que faites-vous ? hurla-t-il. Vous allez déranger la noble assistance qui m'écoute et je paierai très cher une telle insolence !

Mais les deux hommes ne voulurent rien entendre et l'arrachèrent à la boue où il était assis. Puis, d'une main ferme, ils parvinrent à le ramener jusqu'à sa chambre.

Prévenu du retour de son hôte, le bonze se dépêcha de venir le voir et lui apporta une boisson chaude ainsi que des vêtements secs. Lorsque le vieil homme les eut enfilés, il l'interrogea enfin :

— Ho-Ichi, peux-tu me dire ce que tu faisais en pleine nuit, sous la pluie, à raconter tes histoires ? Et d'abord, comment as-tu trouvé ton chemin ?

Le conteur, certain maintenant qu'il n'échapperait pas au courroux de son auditoire, préféra tout avouer.

— Il me fallait encore une nuit ! Juste une ! gémit-il. Mais maintenant, tout est fichu ! À la place de la récompense promise, je recevrai un châtiment que je n'ose imaginer !

— Ho-Ichi, dit calmement le bonze, mes hommes ne t'ont pas trahi.

Au contraire ! Ils t'ont sauvé la vie ! Là-bas, dans le cimetière, c'est aux fantômes du clan des Heike que tu offrais tes histoires... Et ils avaient l'intention, le dernier soir de ton récit, de t'emmener avec eux sous la terre pour t'écouter jusqu'à la fin des temps !

À ces paroles, le vieillard resta d'abord sans voix, puis demanda :

— Mais comment empêcher qu'ils viennent à nouveau me chercher ce soir ?

— Je pense avoir trouvé un moyen, répondit le bonze. Mais il ne pourra fonctionner que si tu te montres patient et courageux. En es-tu capable ?

— Certainement, dit Ho-Ichi. Que dois-je faire ?

— Comme il me faut m'absenter jusqu'à demain matin, je vais te laisser aux bons soins de deux de mes assistants en qui j'ai entière confiance. Ils vont peindre sur tout ton corps des textes sacrés qui te rendront invisible aux esprits. Ce soir, lorsque cela aura été fait, tu iras prendre ta place à la sortie du temple. Mais attention ! Tu devras t'asseoir par terre et te tenir aussi immobile que si tu étais mort. Lorsque le samouraï fantôme viendra te chercher, ne dis rien ! Ne bouge même pas le petit orteil ! Les esprits, s'ils ne te voient pas, s'en iront et te laisseront tranquille pour toujours. As-tu bien compris ?

À nouveau le conteur acquiesça et le bonze lui donna rendez-vous au même endroit, à son retour, le lendemain.

Sans attendre, Ho-Ichi rejoignit les assistants du bonze et se déshabilla complètement. Les hommes s'affairèrent autour de lui et peignirent sur son corps des textes sacrés dont le conteur ignorait totalement la signification. Ils le couvrirent de signes, sans oublier le dessus de son crâne rasé, la paume de ses mains, le dessous de ses pieds et même ses paupières. Lorsqu'ils eurent terminé, minuit n'allait pas tarder à sonner. Ils accompagnèrent alors le vieillard à l'entrée du temple et coururent s'enfermer dans une des pièces du sanctuaire.

Ce soir-là, il ne pleuvait pas comme la veille. Il faisait au contraire une chaleur étouffante. Au dernier coup de minuit, le conteur entendit le portail grincer et retint son souffle. Des pas lourds s'approchèrent et il perçut le frottement, reconnaissable entre tous, du sabre du samouraï contre son armure. Ho-Ichi sentit son cœur s'emballer si fort dans sa poitrine qu'il fut certain que son visiteur allait l'entendre, même s'il se tenait plus immobile qu'une pierre à cet instant. Mais l'homme marcha de long en large et ne parut pas remarquer sa présence. Puis, soudain, il arrêta son pas et parla :

— Certes... dit-il. L'homme que je cherche semble ne pas être là. Cependant, j'aperçois quand même deux oreilles pareilles à deux papillons suspendus au-dessus du sol. Je m'en vais les prendre afin que

mon maître ne croie pas que j'ai négligé ma tâche.

Ces mots à peine prononcés, le samouraï fantôme arracha de ses mains de fer les oreilles du malheureux conteur qui, malgré tout, ne bougea pas et ne cria pas non plus.

Tandis qu'il entendait les pas de son tortionnaire s'éloigner, il sentit le sang chaud de ses blessures se répandre sur ses habits et effacer par endroits les textes sacrés. Mais ce n'était pas grave car ceux-ci avaient rempli leur office et le spectre du samouraï était parti pour toujours.

Ensuite, Ho-Ichi s'évanouit. Le lendemain matin, le bonze le découvrit toujours inanimé au seuil du temple. Il s'affola à la vue de tout le sang répandu et crut que son protégé était mort. Mais heureusement, il n'en était rien ! Le conteur, ayant repris ses esprits, put lui raconter ce qui lui était arrivé dans la nuit.

— Tout cela est de ma faute ! se lamenta le bonze. Si je m'étais chargé moi-même de te peindre, je n'aurais jamais oublié tes oreilles ! Elles t'ont trahi et le fantôme, les voyant, les a emportées. En tout cas, je loue ton courage car le moindre cri de ta part t'aurait été fatal. Viens maintenant, je vais te soigner...

Ses blessures rapidement cicatrisées, Ho-Ichi retourna aussi vite à son existence de conteur. Aux histoires du clan des Heike qu'il avait l'habitude de raconter depuis longtemps, il ajouta le récit de l'incroyable aventure qu'il venait de vivre. Celui-ci eut d'ailleurs un tel succès auprès des samouraïs de la région de Dan-no-ura que le vieillard accumula bientôt une petite fortune et devint très célèbre sous le nom de « Ho-Ichi le Sans-Oreilles »...





V

LE CERISIER DU SEIZIÈME JOUR

ALORS QUE TOUS LES CERISIERS fleurissent au retour du printemps, il en existe un au Japon qui ne se soumet pas à cette règle. Il laisse éclore ses fleurs délicates au plein cœur de l'hiver, le seizième jour suivant le début de l'année pour être exact.

Et voilà pourquoi ce cerisier à nul autre pareil porte le nom de Roku-Zakura, ce qui signifie : *le cerisier du seizième jour de l'année*.

Comment une telle chose, qui, de mémoire d'homme, ne s'est produite qu'une seule fois, est-elle possible ?

Voici l'histoire de ce prodige.

Il y a fort longtemps de cela vivait dans la province d'Iyô un samouraï nommé Ogi. Son bien le plus précieux était un cerisier qui appartenait à sa famille depuis plus d'un siècle. Et à chacun de ses printemps, ses ancêtres avaient toujours pris soin d'accrocher à ses branches des centaines de petits papiers où ils écrivaient des poésies.

Encore nourrisson, Ogi avait été bercé sous son ombre et, plus tard, ce cerisier avait abrité ses premiers pas, puis tous ses jeux d'enfant. En ce temps-là, rien ne le distinguait des autres cerisiers car il fleurissait, comme eux, au début du mois d'avril.

Une fois parvenu à l'âge d'homme, Ogi décida de devenir samouraï et, ainsi que tous ses frères d'armes, prit modèle sur les fleurs de cet arbre pour tenter d'être un grand guerrier. Pour cela, il observait pendant de longues heures la chute des fleurs de cerisier qui ont la particularité de se détacher d'un seul coup dans la plénitude de leur beauté. Et il se disait alors que son existence serait sans doute aussi courte que la leur et qu'il lui faudrait accepter de perdre la vie brutalement, car il s'agissait là du prix à payer pour mourir en pleine gloire.

Le jeune homme s'enivrait aussi de leur senteur et faisait le serment

de s'acharner à fuir la lâcheté afin de laisser derrière lui un nom qui fût aussi noble que leur parfum.

Et bien sûr, Ogi admirait également la pureté immaculée de ces fleurs car il n'oubliait pas qu'un samouraï accompli devait être, certes, un valeureux guerrier, mais aussi un homme à la courtoisie délicate et aux belles manières.

Ainsi, pendant de très longues années, Ogi trouva-t-il dans ce cerisier qui l'avait vu naître la représentation même de son idéal et une perpétuelle source d'inspiration. Mais alors qu'il s'attendait à mourir dans la fleur de l'âge comme la grande majorité de ses frères samouraïs, il devint vieux. Pourtant il n'avait jamais économisé sa peine ou son courage sur les champs de bataille, mais il devait bien l'admettre : après l'avoir approché à maintes reprises, la mort n'avait jamais voulu de lui.

Au seuil de la tombe, Ogi se retrouva seul car il avait passé sa vie à cheval ou dans la poussière des combats et n'avait jamais trouvé le temps de se marier et d'avoir une descendance.

Son cerisier lui fut alors encore plus cher et devint, en quelque sorte, sa seule famille. Souvent il lui parlait ou même le questionnait lorsqu'il avait une décision à prendre. Et là, il lui semblait pouvoir interpréter le frémissement de ses branches et y entendre une réponse.

Souvent aussi, il s'asseyait contre son tronc, et le contact de cette solidité rugueuse lui donnait l'impression d'être moins vieux et moins fragile.

Ogi imaginait donc ainsi la fin de sa vie : une sorte de longue conversation paisible avec le dernier compagnon de son existence.

Mais, hélas ! le destin refusa cette ultime douceur au vieux samouraï Ogi.

Un été, l'arbre perdit soudain sa fière allure et laissa aller ses branches vers le sol. Puis, rapidement, il s'assécha et mourut. Le vieux samouraï versa autant de larmes que lors de la disparition de ses parents ou de son maître. Son cœur, comme emprisonné par le chagrin, ne pouvait plus éprouver la moindre joie. La mort de son cerisier venait de sonner pour lui la fin de tout et lui survivre était une chose insupportable.

Presque une trahison.

Touchés par sa peine, ses amis lui offrirent un arbuste, mais celui-ci, au lieu de le consoler, ne fit que raviver sa douleur.

Un matin, au plus fort de son chagrin, Ogi entrevit toutefois une lueur d'espoir. Après avoir songé à cela pendant des mois, il pensait avoir trouvé le moyen de ramener son arbre à la vie. En effet, il venait de se souvenir d'une ancienne croyance permettant de faire renaître un être cher, qu'il s'agisse d'un homme, d'un animal ou même d'une plante.

Pour cela, il fallait demander aux dieux qu'ils acceptent la substitution de sa propre existence à celle qu'on voulait faire revenir.

Ogi n'hésita pas un seul instant et se rendit au pied de son arbre décharné.

— Mon cerisier, lui dit-il, le vent ne chante plus dans vos branches et votre ombre est désormais celle d'un squelette. Je suis certain qu'à la fin de mes jours, votre vie a bien plus de prix que la mienne. Et voilà donc pourquoi je vous l'offre avec bonheur.

Ces mots dits, le vieux samouraï déposa sur le sol une large pièce de tissu blanc et s'y agenouilla. Ensuite, il saisit son poignard et, sans la moindre hésitation, le planta dans son ventre pour se faire hara-kiri.

À peine Ogi eut-il rendu son dernier souffle que son fantôme s'engouffra dans le cerisier mort qui reflurit aussitôt.

Ce jour-là était le seizième jour de l'année nouvelle.

Et voici pourquoi, dans la province d'Iyô, il existe un cerisier qui s'acharne à fleurir tous les ans au plein cœur de l'hiver. Sans doute le fait-il pour honorer le sacrifice du vieux samouraï qui l'aima au point de lui offrir sa propre vie.





VI

LA MAISON DE THÉ AUX TROIS CORDES

PAR UNE BELLE JOURNÉE DU MOIS D'AVRIL, trois jeunes samouraïs décidèrent de se rendre ensemble à Soumiyochi afin d'assister pour la première fois à la Fête du printemps. Comme ils habitaient loin de cet endroit, ils étaient partis la veille car ils ne voulaient surtout pas manquer le début des festivités qui commençaient dès le lever du soleil.

D'abord, ils cheminèrent d'un bon pas, mais, sur le coup de midi, la chaleur devint si insupportable qu'elle ralentit beaucoup leur allure et les obligea à faire plusieurs haltes dans des maisons de thé pour se désaltérer. Ils perdirent ainsi tant de temps qu'à la tombée du jour il leur fallait encore traverser une vaste et sombre forêt avant d'arriver à destination.

Deux de ces samouraïs, Tchoubé et Kouémon, dirent alors à Sasouké, leur troisième compagnon, qu'il leur paraissait plus raisonnable de rester dans le village où ils se trouvaient désormais. Là ils passeraient une bonne nuit et repartiraient très tôt le lendemain matin.

Cette idée désola Sasouké. Celui-ci leur expliqua qu'à cause de leur paresse ils manqueraient à coup sûr le début de la fête, puis il tenta de les convaincre en leur disant que marcher dans les bois pendant la nuit serait très agréable puisqu'il y ferait frais. Mais rien ne put fléchir Tchoubé et Kouémon qui éprouvaient une peur bleue à l'idée de croiser des brigands ou des fantômes dans ces bois inconnus.

N'étant pas dupe, Sasouké finit par se fâcher et les abandonna à leur couardise avant de reprendre sa route.

Il s'engagea donc seul sous les grands arbres et, par réflexe, posa ses mains sur les deux épées qu'il portait aux côtés. Comme le soleil n'était pas couché, il y avait encore assez de lumière pour qu'il puisse cheminer sans soucis. Mais bien sûr, cela ne dura pas. Bientôt, le

samouraï commença à trébucher et se rendit à l'évidence : il n'y voyait rien à cinq pas devant lui. La situation s'aggrava encore lorsqu'il se mit à pleuvoir si violemment que le feuillage ne le protégeait pas de l'averse. Au moment où Sasouké se prenait à regretter de ne pas être tranquillement attablé dans une auberge avec ses compagnons, il arriva dans une clairière où il aperçut une lumière. Il s'approcha prudemment et découvrit une petite maison. « Quelle aubaine ! se dit-il. Je vais demander l'hospitalité le temps que l'averse s'arrête et que mes vêtements puissent sécher. »

Et comme l'on ne refuse jamais rien à un samouraï, Sasouké ne douta pas un instant de l'accueil qu'on allait lui réserver en ces lieux. Sans attendre d'y être invité, il ôta donc ses sandales mouillées et pénétra dans la demeure.

Il fut d'abord surpris par la propreté et la beauté de l'endroit. Les tatamis couvrant le sol étaient si impeccables qu'on aurait pu croire qu'aucun pied ne les avait jamais foulés. Il y avait aussi un splendide bouquet de fleurs, et plusieurs tentures de soie brodées ornaient les murs. Enfin, sur une petite table de laque, le samouraï vit un flacon de saké ainsi qu'un bol. Il s'approcha d'abord de l'âtre et frotta ses mains au-dessus du feu. Il était si heureux d'avoir trouvé cette maison sur son chemin qu'il ne se préoccupa pas de l'étrange silence qui y régnait et ne se demanda pas plus où étaient ses occupants.

Comme il grelottait à cause de ses vêtements mouillés, il décida de boire un peu de saké afin de se réchauffer. Et ce fut précisément à cet instant qu'il entendit l'escalier craquer.

Le samouraï sortit alors son épée de son fourreau. Mais il la rengaina aussitôt car la plus belle des jeunes filles venait d'apparaître devant lui. Elle se déplaçait avec une telle grâce qu'elle semblait flotter au-dessus du sol. Elle était vêtue d'un magnifique kimono de soie rouge où étaient brodées plusieurs grues prenant leur envol. Quant à son visage à l'ovale parfait, il était surmonté d'un chignon seulement retenu par une agrafe d'argent.

Cette sublime jeune fille s'avança ensuite jusqu'au milieu de la pièce et s'agenouilla tranquillement sur le sol tandis qu'elle posait à côté d'elle son shamisen, un instrument de musique à trois cordes. Ce fut seulement à ce moment qu'elle sembla se rendre compte de la présence d'un inconnu dans sa maison. Elle s'inclina alors vers lui et remplit le bol de saké qu'elle lui tendit.

Sasouké, médusé par cette apparition, but d'un seul coup l'alcool offert et ne s'étonna même pas que la jeune fille lui en tende un second. Il voulut ensuite la servir à son tour, mais elle refusa d'un signe de tête.

Quelques minutes plus tard, le samouraï avait bu tout le flacon de saké et se sentait parfaitement détendu. Et, bien que ses vêtements

aient maintenant séché, il ne songeait plus du tout à quitter cet endroit merveilleux. La jeune fille se saisit alors de son shamisen et commença à jouer une mélodie envoûtante. Sasouké s'adossa confortablement contre un pilier de bois et eut l'impression de se laisser glisser dans un bain délicieux. À cette minute, il aurait volontiers donné tout ce qu'il lui restait de jours à vivre pour que ce moment ne s'arrête jamais.

Puis, peu à peu, la musique se fit plus vive et, chaque fois que la jeune fille pinçait une corde de son instrument, le samouraï avait l'étrange impression qu'une écharpe de soie glacée s'enroulait autour de son corps. Au début, il parvint à la dénouer de ses mains, mais, petit à petit, ces étreintes devinrent plus violentes et il se sentit bientôt pris au piège. Tandis que la jeune fille jouait en ne le quittant pas des yeux, Sasouké se tortilla et parvint à saisir son épée la plus courte. Et après de nombreuses contorsions, il put enfin trancher le lien invisible qui le retenait prisonnier. Mais alors qu'il se pensait hors de danger, le regard noir de son hôtesse lui signifia le contraire. Elle pinça avec colère les cordes de son instrument, et celles-ci s'en détachèrent et s'enroulèrent autour du jeune homme, en l'attachant à son pilier. Dans sa surprise, le samouraï lâcha son arme qui vint se ficher dans le shamisen. La jeune fille regarda son instrument éventré et leva vers Sasouké des yeux d'une tristesse infinie. Puis, toujours sans prononcer le moindre mot, elle quitta la pièce.

Sasouké, totalement abasourdi par la tournure des événements, se retrouva soudain plongé dans le noir car la petite lampe à huile s'était éteinte au moment même où l'étrange maîtresse des lieux avait disparu.

Terrifié, le samouraï resta donc ligoté à son pilier et, toute la nuit, attendit une mort qui finalement n'arriva pas.

Le lendemain matin, toujours aussi solidement entravé, Sasouké fut réveillé par la lumière du soleil. Le saké bu la veille obscurcissait tellement sa vue et ses pensées qu'il eut beaucoup de mal à se rappeler où il se trouvait et ce qui lui était arrivé. D'autant plus qu'il ne reconnaissait plus rien de la charmante maison où il s'était abrité quelques heures auparavant. Autour de lui, tout n'était plus qu'abandon et désolation : les murs verdâtres transpiraient d'humidité tandis que le sol était couvert de nattes moisies. Et là où le jeune homme se souvenait d'avoir vu un flacon de saké et un bol ne se trouvaient plus que deux cailloux. Soudain, le samouraï poussa un cri car il venait d'apercevoir des taches de sang qui maculaient le sol ainsi que l'escalier. Il sentit alors des larmes lui monter aux yeux. Mais que lui avait-on fait ? Et lui, quel crime avait-il commis, puisque, de toute évidence, ce sang qu'il découvrait par terre n'était pas le sien ? Et enfin, comment allait-il pouvoir échapper à cet endroit où il était

toujours prisonnier ?

Ce fut à ce moment, alors qu'il pensait sombrer dans la folie, qu'il entendit au-dehors des voix familières.

— Tchoubé ! Kouémon ! Par ici ! hurla-t-il.

Les deux amis se ruèrent aussitôt à l'intérieur de la maison délabrée et eurent la surprise d'y découvrir leur compagnon en bien fâcheuse posture. Bien sûr, ceux-ci le questionnèrent sur ses aventures de la veille et Sasouké leur raconta tout ce dont il se souvenait : l'averse à la tombée de la nuit, la jolie maison où l'attendaient un bon feu et du saké, l'envoûtante jeune femme et son shamisen dont les cordes le maintenaient encore ligoté à cet instant.

Impressionnés par le récit de telles aventures, Tchoubé et Kouémon ne pensèrent pas tout de suite à libérer leur compagnon. Et ce fut seulement quand ils l'eurent fait que ce dernier leur dit ce qu'il avait sur le cœur :

— Mes amis, j'ai une faveur à vous demander, car je dois avouer que je ne m'en sens pas la force. S'il vous plaît, suivez ces traces de sang qui montent le long de l'escalier et voyez où elles mènent : il se pourrait que j'aie commis un crime cette nuit.

Les deux samouraïs, aussi peu courageux que la veille, hésitèrent un moment, mais voyant le désarroi de Sasouké, acceptèrent de se charger de cette besogne.

Les marches grincèrent sous leurs pas, puis ce fut le plancher du premier étage et, enfin, ils redescendirent.

— Alors ? leur demanda Sasouké d'une voix brisée par l'angoisse.

— Eh bien, figure-toi qu'hier tu as peut-être bu au point d'en perdre le sens de la réalité... Là-haut, il n'y a qu'une seule pièce, où personne n'a dû aller depuis au moins cent ans. Par contre, nous y avons découvert une énorme araignée morte au milieu de sa toile déchirée. Et dans son abdomen, nous avons retiré ceci que tu seras content, je pense, de récupérer.

À ces mots, Kouémon tendit son épée à son camarade, cette même épée que ce dernier avait utilisée la veille pour tenter de se libérer. Sasouké la prit et la regarda un long moment sans comprendre. Il fut alors certain que la nuit passée dans cet endroit le hanterait jusqu'à la fin de ses jours sans qu'il n'obtienne jamais la moindre réponse à ses questions.

Enfin, les trois amis sortirent de cette lugubre bâtisse et reprirent leur route pour la Fête du printemps de Soumiyochi. Mais comme il quittait la clairière, Sasouké ne put s'empêcher de jeter un dernier regard derrière lui. Et ce fut alors qu'il découvrit le nom inscrit au fronton de cette étrange demeure : « La maison de thé aux trois cordes ».





VII

ISSUN-BOSHI

LE PETIT SAMOURAÏ

IL Y A TRÈS LONGTEMPS DE CELA, une incroyable histoire arriva à un couple de paysans. Ils s'étaient mariés très jeunes et ne l'avaient jamais regretté car ils s'aimaient tendrement. Malgré les difficultés de leur rude existence, ils se disaient chaque soir qu'ils étaient heureux de partager ensemble chacun de leurs jours. Une seule chose pourtant manquait à leur bonheur, et celle-ci les attristait tant qu'ils avaient décidé de ne plus en parler. En effet, ils n'avaient jamais connu le ravissement de mettre au monde un fils ou une fille. Au début, alors qu'elle était encore toute jeune, la femme avait rêvé d'avoir une maison pleine d'enfants, puis, les années passant, elle n'en réclamait plus qu'un seul. Et maintenant qu'elle s'approchait du moment où elle ne pourrait plus procréer, sa prière était encore différente. Chaque soir, alors que son mari dormait déjà, elle suppliait le ciel de lui accorder la joie de porter n'importe quel bébé. « Peu m'importe son apparence, disait-elle en pleurant. Et même s'il est aussi minuscule qu'un grain de riz, mon amour n'en sera que plus grand. »

Elle pria ainsi avec ferveur durant des mois et des mois quand, au bout d'une année, elle fut enfin exaucée et tomba enceinte. Tout à son enchantement, le couple attendit impatiemment la naissance de l'enfant. Mais, lorsqu'il naquit, ils durent se rendre à l'évidence : leur bébé était très différent des autres enfants. En effet, il était à peine plus grand qu'une abeille et pesait à peu près le même poids ! À part cela, il était absolument parfait et possédait tout ce qu'un nouveau-né devait avoir. Bien sûr, les parents furent un peu déçus, mais la femme se rappela ses mois de prières incessantes et aima son fils de tout son cœur.

Les parents, espérant malgré tout que leur petit grandisse, attendirent plusieurs semaines avant de lui donner un nom. Puis, voyant qu'il ne bougeait pas d'un millimètre, ils décidèrent finalement de le nommer Issun-Boshi, ce qui signifie en japonais : « homme de

trois centimètres ». Mis à part sa taille, celui-ci se développa tout à fait normalement. Il sut bientôt s'asseoir, puis tint sur ses deux jambes et enfin commença à marcher. Ensuite, il apprit à parler et, aux grands discours qu'il fut rapidement capable de tenir, son père et sa mère comprirent qu'il était d'une intelligence remarquable.

Les années passèrent et Issun-Boshi fêta ses quinze ans. Il avait attendu ce moment avec beaucoup d'impatience, car il avait quelque chose de très important à annoncer à ses parents.

— Vous savez que je vous aime de tout mon cœur, commença-t-il. Mais vous savez aussi que j'ai aujourd'hui presque l'âge d'un homme et qu'un homme doit décider de ce qu'il veut accomplir dans sa vie.

Et comme il est bien évident que je ne pourrai jamais pousser une charrue ou récolter du thé, j'ai décidé de devenir samouraï...

En entendant ces paroles, sa mère faillit s'évanouir.

— Mais il est encore plus difficile pour quelqu'un comme toi de combattre que de cultiver la terre ! Penses-y ! Un seul grain de riz peut te nourrir pendant une semaine entière, alors qu'un samouraï n'aura même pas besoin de dégainer son sabre pour te tuer...

— Mère, je comprends vos inquiétudes, répondit tendrement Issun-Boshi. Je vous demande seulement de me faire confiance. Mais sachez que je poursuivrai ma destinée avec ou sans votre consentement et que, dès demain, je partirai pour Yédo afin de trouver un maître à servir.

Bien sûr, les parents d'Issun-Boshi pleurèrent beaucoup à ces propos et tentèrent encore de lui faire entendre raison. Imaginer leur minuscule enfant seul sur les routes du vaste monde leur était insupportable ! Puis, au soir venu, à force de l'écouter, ils lui annoncèrent qu'ils l'autorisaient à partir et voulaient bien l'aider dans ses préparatifs. Pour son voyage, ils lui offrirent un bol et des baguettes ainsi qu'une aiguille qui lui servirait d'épée, avec une paille en guise de fourreau.

Le lendemain matin dès l'aube, le minuscule apprenti samouraï était déjà prêt à s'en aller. Pour l'occasion, il avait revêtu ses plus beaux habits et accroché à sa ceinture ce qui lui servirait désormais de sabre.

— Mais comment vas-tu faire pour te rendre à la ville ? lui demanda encore sa mère en pleurant. Là où un homme fait un pas, il t'en faut mille...

— Ne t'inquiète pas, mère, dit Issun-Boshi en souriant, j'ai ma petite idée pour gagner du temps. Et maintenant, je vous dis au revoir et vous promets que la prochaine fois que vous me verrez, je serai un grand jeune homme qui devra baisser la tête pour passer le seuil de votre porte.

À ces mots, qui laissèrent ses parents bouche bée, Issun-Boshi poussa son bol vers la rivière et, ceci fait, sauta dedans. Puis, une fois installé dans cette étrange embarcation, il se servit de ses baguettes comme de deux rames.

Ballotté par le courant, il navigua plusieurs jours avant d'arriver à la capitale et mit tout ce temps à profit pour rêver à sa future existence. Une fois à terre, il fut d'abord émerveillé par la beauté de cette cité inconnue. Comme elle était immense ! Et comme ses habitants étaient magnifiquement habillés ! Le petit samouraï fut d'ailleurs si absorbé par sa contemplation qu'il faillit bien finir, à plusieurs reprises, sous une botte ou le sabot d'un cheval.

Le soir de son arrivée, il dormit dans le jardin d'une maison de thé et, dès le lendemain matin, il se rendit devant la plus luxueuse maison de la ville où il était sûr que vivait l'homme le plus puissant. Là, il attendit patiemment que ce dernier en sorte car il savait que jamais personne ne l'entendrait s'il frappait à la porte. Enfin, au bout de trois heures, le seigneur des lieux se montra et le jeune homme cria le plus fort possible :

— Bonjour ! Je me nomme Issun-Boshi et je suis un valeureux samouraï. Voulez-vous bien me prendre à votre service ?

L'homme s'arrêta en haut des marches et regarda autour de lui. Il lui semblait bien avoir entendu un petit bruit, mais il ne parvenait pas à l'identifier. Quelqu'un l'interpellant ? Un miaulement ? Un bébé en pleurs ? Son jardinier en train de ratisser ? Il n'en savait rien.

Il allait donc repartir lorsqu'il sentit quelque chose sur le bout de son pied. « Quel est donc ce drôle d'insecte ? » se dit-il en se penchant. Mais alors qu'il l'examinait de plus près, il faillit tomber à la renverse. C'était un homme minuscule qui escaladait sa chaussure et tentait de lui parler ! Il le saisit le plus délicatement possible entre ses doigts et l'amena à la hauteur de son visage.

Malgré cette posture critique, le petit bonhomme ne perdit pas son sang-froid et répéta sa demande :

— Bonjour ! Je me nomme Issun-Boshi et je suis un valeureux samouraï. Voulez-vous bien me prendre à votre service ?

Une fois sa stupéfaction passée, le seigneur éclata de rire.

— Ho ! Tu me plais beaucoup, toi ! dit-il. Et je suis sûr que les centimètres qui te manquent pèsent leur poids de courage ! Eh bien, soit ! Te voilà embauché. Je te nomme garde du corps de ma fille unique.

Le jeune samouraï remercia en s'inclinant et demanda avec beaucoup de sérieux s'il devait prendre ses fonctions immédiatement. Son nouveau maître, qui en fait pensait avoir trouvé là un formidable compagnon de jeux pour son enfant, lui confirma qu'il commençait son travail sur-le-champ et le conduisit auprès de sa fille.

Celle-ci poussa des cris d'émerveillement lorsqu'elle découvrit Issun-Boshi et l'adopta tout de suite. Le jeune homme tomba également sous le charme de la demoiselle et tous deux se mirent à discuter comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Une existence très agréable débuta pour le jeune garçon, passant désormais ses journées à parler, à jouer et à écrire des poèmes, tout en étant nourri, logé et même rémunéré pour cela !

Mais malgré ses occupations très paisibles, Issun-Boshi prenait son rôle très au sérieux et se disait qu'il était avant tout un samouraï chargé de la protection de la fille du seigneur de la maison où il vivait. Aussi, quand celle-ci allait prier au temple voisin, l'accompagnait-il toujours en marchant devant elle afin de pouvoir la défendre si elle était attaquée.

Alors qu'ils avaient déjà effectué cette promenade plusieurs fois sans la moindre rencontre fâcheuse, le pire arriva soudain : deux monstres surgirent de nulle part et se saisirent de la jeune fille. Issun-Boshi comprit immédiatement à qui il avait affaire. Ces deux horribles personnages étaient des Onis, ogres aussi laids que malfaisants. L'un avait la peau bleue tandis que celle de l'autre était rouge, mais tous deux portaient un masque de fer et arboraient la même chevelure noire d'où saillaient deux cornes pointues. Le jeune homme, se doutant qu'ils voulaient enlever sa protégée afin de soutirer une rançon à son père, s'interposa aussitôt.

— Je me nomme Issun-Boshi et je suis le samouraï chargé de la protection de cette demoiselle. Passez votre chemin car il vous en cuira si vous tentez de lui faire le moindre mal !

Le monstre rouge, qui n'avait d'abord pas vu le garçon, se baissa et le saisit entre le pouce et l'index.

— Voyez-vous ça ! ricana-t-il. Un moucheron qui me menace ! Quelque chose me dit que s'il a tant de courage, il doit avoir également très bon goût...

Et, avant qu'Issun-Boshi puisse répondre quoi que ce soit, il se retrouva avalé tout cru par l'Oni. Il dévala jusqu'au fond de son estomac et, là, se dit qu'il avait peut-être encore une chance de sauver sa vie. Aussitôt, il dégaina son aiguille et commença à en piquer le ventre de la créature. Enfin, il menait son premier vrai combat et méritait l'argent qu'on lui allouait chaque mois ! Cette pensée redoubla son ardeur et le petit samouraï taillada de plus belle l'intérieur de l'Oni. Celui-ci en éprouva une si violente douleur qu'il tomba à terre en demandant grâce. Entendant cela, le jeune homme utilisa son aiguille comme un pieu et remonta jusqu'à la gorge de la créature qui finit par le recracher. Sa première victoire lui ayant donné des ailes, Issun-Boshi résolut ensuite de régler son compte à l'Oni bleu. Celui-ci, s'inquiétant quand même de voir son compagnon

au sol, décida de ne pas prendre de risque et voulut écraser son minuscule adversaire entre ses deux paumes. Mais heureusement, Issun-Boshi était si petit qu'il put se mettre à l'abri sous le pli du pouce du monstre. Croyant s'en être débarrassé, l'Oni bleu relâcha la pression de ses mains sans s'apercevoir que le petit samouraï escaladait son bras, puis son cou, pour venir lui planter son aiguille dans l'œil.

À son tour, le second Oni roula à terre en se déclarant vaincu. Magnanime, Issun-Boshi accepta de leur laisser la vie sauve.

— Mais, dit-il, il se peut que je vous recroise un jour prochain et que j'aie oublié ma clémence... Il serait donc préférable que vous me laissiez un objet me permettant de me souvenir de vous.

Terrifiés, les deux ogres ne se firent pas prier et lui offrirent ce qu'ils possédaient de plus précieux, à savoir leur maillet magique grâce auquel n'importe quel vœu pouvait se réaliser. Le jeune garçon l'accepta et, tandis que les monstres déguerpissaient au fin fond des bois, il pria alors son amie de se saisir de l'objet et de le lever au-dessus de sa tête.

Alors que la demoiselle s'exécutait, Issun-Boshi demanda à devenir aussi grand que les garçons de son âge. Il fut exaucé aussitôt. Et, ses habits ayant grandi avec lui, il était maintenant vêtu comme un samouraï en même temps que son aiguille s'était transformée en épée rangée dans un splendide fourreau.

De retour chez elle, la jeune fille courut vers son père afin de lui rapporter ce qui venait de se passer. Elle vanta alors le courage sans faille de son garde du corps et lui raconta comment il avait pu retrouver une taille normale. Une fois revenu de sa surprise, le seigneur se montra très reconnaissant et proposa à Issun-Boshi la main de sa fille unique. Ce dernier l'accepta avec joie et sollicita seulement l'autorisation de s'absenter quelques jours pour annoncer toutes ces merveilleuses nouvelles à sa mère et à son père.

Issun-Boshi arriva chez ses parents à la nuit tombée alors que ceux-ci mangeaient en silence. Lorsqu'il franchit le seuil de son ancienne maison, il sut qu'il avait respecté sa promesse puisqu'il venait de baisser la tête pour y pénétrer. Il s'assit ensuite auprès d'eux, leur raconta toutes ses aventures et leur demanda enfin de venir s'installer en ville avec lui et sa future épouse. Il avait passé trop de temps à ne pas pouvoir regarder le monde à la même hauteur qu'eux et voulait maintenant en profiter jusqu'à leur dernier souffle.

Le jour de son mariage, il fut proposé à Issun-Boshi, qui ne mesurait plus trois centimètres, de changer de nom. Mais il refusa cette offre en disant qu'il n'avait pas honte de s'appeler ainsi, et qu'au contraire ce

nom lui rappellerait toujours que rien n'était impossible à celui qui savait aller au bout de son courage.





VIII

LE MAÎTRE DE THÉ ET LE RÔNIN

AU TOUT DÉBUT DU PRINTEMPS, le seigneur de Tosa quitta ses terres et partit pour Yédo, capitale du Japon en ce temps-là.

Ce voyage était très important pour lui car il allait faire une visite officielle au shogun qui dirigeait alors le pays. Pour l'occasion, il avait revêtu un somptueux kimono de soie et avait emmené un nombre incalculable de cadeaux pour son hôte. Il n'avait pas non plus résisté à la tentation de se faire accompagner par son maître de thé, dont il était particulièrement fier.

À peine arrivé à Yédo, le maître de thé dut se plier à une coutume étonnante. Pour être admis dans l'entourage du shogun, il devait impérativement être habillé à la manière d'un samouraï et donc porter deux sabres aux côtés. L'homme se soumit à cette exigence et, pendant plusieurs jours, enchantait tous les hôtes du palais en exerçant son art de la plus noble manière. Le seigneur de Tosa fut si satisfait de ses services qu'il voulut le récompenser et il l'autorisa à prendre quelques heures de liberté pour découvrir les beautés de la capitale.

Le maître de thé lui en fut très reconnaissant et se dépêcha de quitter le palais afin de ne pas perdre une seule seconde de cette chance inespérée de visiter Yédo. Il s'en alla si précipitamment que ce fut seulement une fois dans la rue qu'il s'aperçut qu'il avait gardé sa tenue de samouraï. Jugeant que cela ne devrait pas rendre moins belle sa promenade, il décida de ne pas gâcher un temps précieux en retournant mettre ses propres vêtements.

Hélas ! S'il avait pu savoir quel danger allait lui faire courir son impatience, il aurait changé d'habits plutôt cent fois qu'une !

À cet instant, le maître de thé avait l'esprit tranquille et traversait un pont où circulait une foule nombreuse. C'est alors qu'il fut bousculé par un rônin, un de ces samourais sans maître et, par conséquent, bien souvent sans le sou.

L'homme s'arrêta et toisa l'étranger qui, déjà, sentait le danger flâner son échine.

— À voir votre habit, je suis sûr que vous êtes un samouraï de Tosa, siffla l'individu entre ses dents. La coutume, là-bas, est-elle donc de piétiner les autres samouraïs sans s'excuser ?

Pour toute réponse, le pauvre maître de thé balbutia quelques mots qui n'arrivèrent pas jusqu'aux oreilles du rônin.

— Je vois aussi, continua l'homme toujours aussi méprisant, que les samouraïs de Tosa ne savent pas parler... Sans doute sont-ils également trop froussards pour accepter de se battre en duel...

Le maître de thé fit alors un énorme effort de volonté et parvint enfin à articuler quelques mots intelligibles :

— Vous faites erreur ! Tout cela n'est qu'une terrible méprise. Je ne suis pas un samouraï... J'en porte l'habit et les sabres car telle est la condition pour séjourner au palais du shogun où j'accompagne en visite le seigneur de Tosa. Mais en fait, j'ignore tout des armes car je ne suis qu'un pacifique maître de thé.

Le rônin, devinant bien que l'homme tremblotant qui lui faisait face disait vrai, fit mine de n'en rien croire. Et pour affirmer cela haut et fort, il prit les passants à témoin et éclata de rire au point de s'en tenir les côtes. Pourquoi se comportait-il ainsi au lieu de passer son chemin ? Simplement parce qu'il voyait dans cette situation le moyen de soutirer quelque argent à ce pauvre étranger terrorisé. Il y avait en effet fort à parier que ce dernier préférerait donner tout son argent plutôt que se battre en duel avec un samouraï chevronné.

— Votre couardise, poursuivit le rônin, va me procurer le plaisir de raconter dans tout Yédo que les samouraïs de Tosa ne sont que des poules mouillées !

À ces mots, le maître de thé se sentit comme foudroyé et se dit qu'il lui fallait absolument défendre l'honneur des siens, même si cela devait lui coûter la vie...

— J'accepte de combattre contre vous, dit-il enfin d'une voix peu assurée.

— Volontiers ! s'exclama le rônin en cachant son étonnement. Je vous propose donc de ne pas remettre cela à plus tard et d'en découdre maintenant.

Le maître de thé se vit alors confronté à un nouveau problème. Lui qui n'avait jamais tenu un sabre de sa vie allait déshonorer son seigneur s'il ne savait pas mieux se battre qu'une bûche prête à être fendue en deux. Il lui fallait donc gagner un peu de temps et trouver le moyen d'apprendre à mourir dignement.

— Avant tout, reprit-il, il faut que je vous dise que lorsque nous nous sommes regrettamment heurtés sur ce pont, j'étais en mission pour le shogun. Je vous demande seulement de me laisser accomplir

celle-ci et je vous promets d'être revenu ici dans deux heures.

Le rônin, qui commençait à s'inquiéter du courage grandissant de son adversaire, accepta cette requête et, sans un mot de plus, se perdit dans la foule.

Contre toute attente, le maître de thé n'avait pas en tête de profiter de ce répit pour s'enfuir. Non ! Il avait déjà accepté l'idée de sa fin prochaine et pensait avoir trouvé le moyen de ne pas paraître trop incompetent à cet instant fatal. Voilà comment il comptait échapper au déshonneur... En sortant du palais, il se souvenait être passé devant une école de samourais et il était sûr qu'il trouverait là-bas les conseils lui permettant d'éviter une mort honteuse.

Il quitta donc le pont à toutes jambes, retrouva l'école et demanda au portier d'appeler de toute urgence le maître de sabre. Très étonné de cette requête, l'homme commença d'abord par refuser. Puis, voyant que son visiteur semblait au bord de l'évanouissement, il finit par s'exécuter.

Le maître de sabre, tout aussi intrigué, arriva quelques instants plus tard et fit asseoir le maître de thé.

Celui-ci lui raconta alors sa mésaventure dans les moindres détails et lui expliqua pour finir ce qu'il attendait de lui.

— Voilà une histoire bien peu ordinaire... lui dit le vieillard. Je crois n'avoir jamais reçu un homme tel que vous. Habituellement, ceux qui viennent me voir veulent apprendre le moyen de se battre, alors qu'au contraire, vous souhaitez que je vous enseigne comment mourir... Laissez-moi d'abord vous dire que bien qu'étranger au métier des armes, votre courage et votre honneur sont déjà ceux d'un samourai.

— Je vous remercie pour ces paroles, lui répondit le maître de thé. Mais je crois qu'il ne faudrait plus perdre de temps à discuter. L'heure tourne et mon adversaire doit déjà affûter son épée...

— J'accepte de vous aider, dit le maître de sabre, mais à une seule condition... Je vous demande seulement de me préparer une tasse de thé selon les règles de votre art.

L'homme parut d'abord contrarié, mais se reprit rapidement car il ne pouvait résister à la perspective d'offrir à autrui ce qu'il aimait le plus au monde.

Il commença donc le cérémonial du thé et n'oublia ni ne précipita aucun de ses gestes. Le maître d'armes l'observa en silence et, enfin, dégusta le breuvage avec un plaisir infini.

— Vous manifestez, en pratiquant votre art, un tel niveau de maîtrise que je peux d'ores et déjà affirmer que vous possédez toutes les qualités nécessaires au bon samourai. Mourir dignement ne devrait vous poser aucun problème si vous suivez à la lettre les conseils que je vais vous donner...

Le maître de thé écouta alors son hôte avec la plus grande attention et, au moment de lui dire adieu, le remercia chaleureusement.

L'heure du rendez-vous était maintenant toute proche et il devait se dépêcher. En chemin, il se remémora plusieurs fois tout ce que lui avait dit le maître de sabre et finit par se sentir prêt pour une mort honorable.

Sur le pont, le rônin paraissait déjà et une foule nombreuse s'était attroupée autour de lui. Elle se fendit pour laisser passer le faux samouraï qui eut, à cet instant, la désagréable impression d'être dévisagé par des regards moqueurs. Mais il refusa de se laisser distraire et se promit d'accomplir point par point ce qu'il avait à faire.

D'abord, il installa une grande paix dans son âme, une paix semblable à celle qu'il ressentait lorsqu'il débutait la cérémonie du thé. Puis il imagina qu'il allait offrir son breuvage à un ami qu'il respectait. Ensuite, il s'inclina devant son adversaire et le remercia pour le délai qu'il lui avait accordé. Enfin, il plia sa veste avec beaucoup de soin, la déposa par terre et mit dessus son éventail. Jusque-là, il avait scrupuleusement suivi les conseils du maître de sabre, mais il savait malgré tout que le plus difficile restait à venir...

De son côté, le rônin se sentait un peu désespéré. Était-ce vraiment le même homme qu'il avait devant lui ? Il commençait à en douter et à perdre un peu de sa superbe...

Pendant ce temps, le maître de thé continuait calmement ses préparatifs. Il releva ses manches, attacha son bandeau sur le front et signifia d'une voix forte qu'il était prêt. Cela dit, il ferma les yeux, leva son sabre au-dessus de sa tête et, se concentrant au maximum de ses possibilités, attendit le cri d'attaque du rônin. Il se souvenait que le maître de sabre lui avait dit qu'alors tout s'achèverait très rapidement.

Il fit donc ainsi et ne bougea plus.

Quelques minutes plus tard, le maître de thé n'avait toujours rien entendu et se demanda s'il n'était pas déjà mort...

Enfin, il finit par ouvrir les yeux et fut bien surpris.

Devant lui, à l'endroit où le rônin paraissait quelques instants plus tôt, il n'y avait plus personne.

L'homme, effrayé par le calme absolu de son adversaire, avait été incapable de soulever son sabre qui lui sembla alors plus lourd qu'un soc de charrue. S'étant ensuite senti incroyablement fragile, il avait préféré la fuite à un combat plus qu'incertain.

Le maître de thé, ne réalisant pas encore très bien qu'il avait échappé au pire, enleva son bandeau, abaissa ses manches, puis reprit son éventail et sa veste. Et, d'un pas tranquille, il s'en retourna au palais du shogun, où son seigneur devait l'attendre avec impatience.





IX

LA HUITIÈME PENSÉE

LORSQU'UN BEAU MATIN le samouraï Hanabusa Sukebei reçut l'ordre de son général Kagekatsu lui demandant de le rejoindre immédiatement, il n'hésita pas une seule seconde et se mit en route. Il savait qu'il ne s'agissait pas de mener une bataille, mais de prêter main-forte pour un siège de la plus haute importance. En effet, le seigneur Hideyoshi, alors Grand Régent du Japon, s'était mis en tête de réunifier tout l'Empire et, pour cela, devait faire plier le dernier clan qui lui résistait encore : celui de Gohôjô. Et voici pourquoi, depuis quelque temps déjà, il assiégeait sa citadelle.

Sukebei chevaucha pendant plusieurs jours et arriva enfin sur le théâtre des opérations. Là, il resta un moment sans mettre pied à terre tant le spectacle qu'il avait devant lui l'étonna : la citadelle des Gohôjô paraissait toute petite au milieu des centaines de tentes qui l'entouraient. « Elles doivent abriter au moins cent cinquante mille hommes ! » se dit-il. Mais ce samouraï, déjà âgé et très peu porté sur l'amusement, n'était pas encore au bout de ses surprises ! Ce fut lorsqu'il circula au milieu de cette incroyable cité de toile qu'il faillit s'étrangler d'indignation. Alors qu'il pensait être sur les lieux d'un campement militaire, il croisa des soldats courtisant des geishas, des vendeurs de saké, des jongleurs, des acrobates, des musiciens et même des cracheurs de feu ! Un tel spectacle, digne des quartiers populaires des grandes villes, n'avait certainement pas sa place dans un campement militaire ! Aussi désespéré qu'en colère, Sukebei songea un instant à rappeler ses hommes pour s'en retourner dans sa province. Mais ce guerrier loyal et fidèle ne pouvait faire une telle chose sans avoir d'abord parlé à son chef, le Grand Régent Hideyoshi qu'il avait juré de servir loyalement jusqu'à la mort.

Le vieux samouraï était perdu dans ses pensées, lorsque, tout à coup, un jeune soldat totalement ivre effraya son cheval qui fit alors une

embardée.

C'en fut trop pour Sukebei qui explosa de rage :

— Voilà où mène un mauvais commandement ! s'écria-t-il. Les jeunes n'ont plus le respect de leurs aînés et partout ne règnent que pagaille et débauche. J'exige des excuses sur-le-champ ou bien tu tâteras de mon épée et ce sera dans l'autre monde que tu dessaouleras !

L'homme regarda d'abord Sukebei d'un œil vide, puis soudain éclata de rire.

— Des excuses... dit-il en bafouillant. Voilà une drôle d'idée venant de quelqu'un qui, à l'instant, vient de critiquer le commandement de ce camp. Ce sera donc d'abord à vous de demander pardon...

— Quoi ! M'excuser d'avoir dit et pensé que ce campement est dirigé par un incapable ! s'égosilla le samouraï. Je préfère encore me faire hara-kiri que de laisser de tels mots s'échapper de ma bouche.

— Eh bien allez donc répéter ça au Grand Régent Hideyoshi, dit encore le jeune homme qui tenait de plus en plus difficilement sur ses jambes. Je suis sûr qu'il appréciera.

Pour le coup, ce fut Sukebei qui eut l'impression d'être subitement dégrisé. Quoi ! Hideyoshi en personne serait donc responsable de cet immonde bazar et encouragerait un tel laisser-aller depuis bientôt deux mois ! Certes, le vieux samouraï ne l'avait encore jamais rencontré, mais il pensait qu'étant donné son haut rang il était un militaire de grande expérience, capable de diriger ses troupes...

L'affaire aurait pu en rester là, si un officier assistant à cette dispute n'avait poussé le zèle jusqu'à en faire un rapport. Et ce fut donc ainsi que Hideyoshi apprit qu'un obscur samouraï venu lui prêter main-forte avait commencé sa mission en insultant sa manière de commander. Le Grand Régent, qui pour l'instant n'avait pas grand-chose d'autre à faire, se fâcha tout rouge et demanda qu'on lui amène immédiatement le chef de celui qui avait osé l'insulter.

Très inquiet et tout penaud, le général Kagekatsu, supérieur direct de Sukebei, se présenta devant Hideyoshi.

— Je viens d'être humilié par un de tes samourais, hurla ce dernier, et je ne peux laisser faire une telle chose ! Tu vas aller le faire crucifier, la tête en bas, comme il est de règle pour les pires crapules !

Kagekatsu fut à la fois très embêté d'avoir à faire cela, mais aussi très soulagé de ne pas être celui que le Grand Régent avait décidé de clouer sur deux planches.

Il alla donc chercher son samouraï afin de préparer son exécution, quand il fut à nouveau appelé par Hideyoshi.

Les jambes tremblantes, le général rejoignit aussitôt son maître sous sa tente. Ce dernier, à peine un peu moins rouge que tout à l'heure, lui parla ainsi :

— Je suis peut-être allé un peu vite en besogne il y a quelques instants et j'ai réfléchi depuis. Ça m'embête de crucifier un samouraï la tête en bas car il s'agit de la mort la plus humiliante. J'ai donc changé d'avis. Contente-toi de le décapiter et mets sa tête sur une pique. Ce sera suffisant.

À nouveau soulagé sur son sort, Kagekatsu alla chercher Sukebei, qui n'avait même pas encore appris sa sentence de mort. Mais ceci à peine fait, le vieux samouraï eut la surprise de voir son maître le quitter brusquement car il était encore une fois appelé par le Grand Régent.

Le général se rendit donc dans sa tente et attendit avec beaucoup d'anxiété que Hideyoshi s'adresse à lui.

— Depuis tout à l'heure, lui dit-il, j'ai encore réfléchi et je me suis dit que ton samouraï n'avait pas commis de crime. Certes, une insulte est une chose grave... Mais cela ne mérite tout de même pas une mort honteuse. Qu'il se fasse hara-kiri et l'on n'en parlera plus...

Cela dit, le Grand Régent chassa Kagekatsu d'un revers de main et plongea ses baguettes d'ivoire dans un délicieux plat de poisson qu'on venait de lui servir.

Une fois dehors, le général soupira. Il en avait maintenant assez de ces ordres et de ces contre-ordres et commençait à souhaiter la mort de Sukebei afin de pouvoir aller manger à son tour.

Il informa donc ce dernier de ce qu'on attendait de lui et le vieux samouraï, soulagé de cette décision, demanda seulement à se vêtir de blanc, comme l'exigeait la coutume en pareilles circonstances. Mais lorsque cela fut fait et que, agenouillé, il s'apprêtait à s'enfoncer son poignard dans le ventre, Kagekatsu fut convoqué pour la quatrième fois par le Grand Régent.

Celui-ci avait achevé son repas et paraissait de meilleure humeur.

— Dis-moi, commença-t-il alors. Je me posais une question. Ton samouraï n'aurait-il pas proféré ses insultes à mon encontre alors qu'il était ivre ? Je te demande cela, car je souhaiterais me montrer juste vis-à-vis de lui...

— Oh non ! s'écria le général. Cet homme ne boit jamais une seule goutte de saké. Il est d'ailleurs, en toutes choses, aussi austère que discipliné.

— Bon... Voilà qui change un peu mon point de vue, soupira Hideyoshi. Je croyais avoir affaire à un homme peu respectable, et il s'avère qu'il l'est au contraire... Je vais donc me borner à le priver de ses terres et de ses biens. Qu'il devienne simplement un rônin, un de ces samourais sans maître et sans argent condamné à errer sur les routes.

Kagekatsu salua son maître et courut prévenir Sukebei de cette très bonne nouvelle. Mais il eut à peine le temps de terminer ses

explications qu'une cinquième convocation sous la tente de Hideyoshi lui était apportée par un messager. Il revint donc sur ses pas et attendit là que le Grand Régent s'adresse à lui.

— Bon... lui dit-il enfin. J'ai encore un peu réfléchi depuis notre dernière conversation. Je crois que je commence à mieux cerner le caractère de ton samouraï. À mon avis, il est de la vieille école et ne comprend rien aux innovations militaires. En voyant le désordre qui règne ici, il s'est seulement dit que j'étais un chef de guerre pitoyable ne sachant pas faire régner la discipline au sein de mes troupes. Le pauvre homme, coincé dans ses traditions comme dans une armure, n'a pas imaginé que tout ce bazar était en fait une stratégie de ma part...

— Car laisser vos hommes s'enivrer est une stratégie ? ne put s'empêcher de bredouiller Kagekatsu.

— Tout à fait ! reprit calmement Hideyoshi. Comme la citadelle que je convoite est imprenable et que je n'ai ni le temps ni l'envie de rester sous ses murailles encore pendant plusieurs années, j'ai décidé d'endormir la vigilance de mon ennemi. Et lorsqu'il relâchera sa surveillance, je serai fin prêt pour attaquer et lui porter le coup de grâce. Donc, pour en revenir au cas de ton Sukebei, je me suis dit que sa rigueur l'honorait et que je ne pouvais pas lui en tenir grief. Il n'est qu'un simple samouraï et ne peut être aussi fin stratège que moi qui suis le Grand Régent. Va donc lui faire savoir que je me contenterai d'excuses publiques. Tu l'accompagneras donc demain ici à l'aube.

Pour la cinquième fois de la journée, Kagekatsu retourna auprès de Sukebei. Celui-ci fut très heureux de la décision de Hideyoshi et, comme ces dernières heures avaient été très riches en émotions, il décida d'aller dormir sans plus tarder.

Au petit matin, le vieux samouraï faisait son entrée dans la tente de Hideyoshi et se prosternait devant lui. Mais, au lieu des excuses attendues, il dit tout autre chose :

— Votre Altesse, vous allez sans doute être à nouveau courroucé contre moi, mais je perdrais l'estime de moi-même si je ne vous disais pas ici ce que j'ai sur le cœur...

— Je t'écoute, dit le Grand Régent dont le visage commençait à s'empourprer.

— Je vous en remercie, reprit Sukebei. Certes, je ne peux pas être un aussi grand chef militaire que vous, mais je continue à penser que c'est une mauvaise chose que de laisser des samouraïs sans discipline. Cela va à l'encontre de leur éducation, et il s'agit aussi d'un très mauvais exemple pour le reste de la population. J'ai donc quelque chose à vous demander...

— Parle ! dit Hideyoshi dont le visage était maintenant tout blanc.

— Eh bien, reprit Sukebei. J'exige que l'homme qui m'a insulté à

mon arrivée dans le camp vienne ici me faire des excuses. En effet, je ne peux pas supporter une offense venant d'un samouraï bien plus jeune que moi.

Le silence qui suivit ces paroles fut si pesant que l'on aurait entendu pousser des grains de riz. Puis, au bout de quelques minutes, le Grand Régent s'adressa enfin à son prisonnier :

— Hélas... dit-il, je crois que le Japon ne possède plus beaucoup d'hommes aussi courageux que toi. Et cela mérite une récompense... Combien d'hommes as-tu sous tes ordres ?

— Trois cents, répondit Sukebei.

— Eh bien désormais, reprit Hideyoshi, tu en auras mille ! Et je double également le montant de ta solde !

Le samouraï remercia le Grand Régent et s'en alla sous le regard incrédule de Kagekatsu, se souvenant qu'hier encore il lui avait été demandé de crucifier cet homme la tête en bas.

Les choses auraient pu en rester là si, le lendemain, Kagekatsu n'avait pas été à nouveau convoqué sous la tente de Hideyoshi. Depuis la veille, le général ne comprenait décidément plus rien aux décisions du Grand Régent et s'attendait au pire. Allait-il nommer Sukebei shogun ? Lui donner sa fille unique en mariage ? Et pourquoi pas lui céder sa place à la tête de ses armées ?

Mais, encore une fois, une surprise de taille l'attendait.

— Kagekatsu, lui dit Hideyoshi, on prétend que la nuit porte conseil et je peux te confirmer que cela est vrai. Depuis hier soir, j'ai bien réfléchi et je me suis dit que quelque chose clochait dans cette histoire de samouraï. Puis j'ai enfin compris de quoi il s'agissait, et cela te concerne.

— Moi ? s'écria Kagekatsu soudain livide. Mais je n'ai rien fait d'autre qu'obéir à vos ordres !

— Eh bien justement ! s'emporta le Grand Régent. À aucun moment tu n'as défendu ton vassal, et tu étais prêt à le crucifier la tête en bas sans broncher ! Cela est indigne d'un supérieur car c'est faire preuve de lâcheté ! J'ai donc décidé que ton samouraï Sukebei prendrait ta place à mes côtés. Et je te demande de quitter ce campement et de disparaître de ma vue immédiatement.

Tout penaud, Kagekatsu n'osa alors plus dire le moindre mot et sortit en reculant de la tente de son maître. Puis il partit à cheval pour sa lointaine province, où il savait qu'il passerait sans doute le reste de sa vie à ruminer la huitième décision du Grand Régent Hideyoshi.





X

LE SPECTRE DU BONZE

PAR UN BEAU JOUR DE PRINTEMPS, un moine s'arrêta dans une auberge des environs de Nagoya. L'endroit était très modeste, ce qui convenait parfaitement à la bourse peu garnie de ce bonze parti depuis longtemps de son monastère.

Selon la coutume, l'homme avait le crâne rasé et portait une robe orange. Malgré sa maigreur et sa fatigue, il avait des yeux rieurs et un visage plein de bonté.

Il choisit une table dans un coin et attendit tranquillement que quelqu'un vienne prendre sa commande. Alors qu'il patientait depuis un bon moment, un client fit son entrée dans le restaurant. Au premier coup d'œil, le moine comprit qu'il s'agissait d'un rônin, un de ces pauvres samourais sans maître condamné à une interminable vie d'errance. De très grande taille, il était lui aussi d'une très grande maigreur, mais cet état n'était pas le résultat d'une vie consacrée aux prières. Peut-être avait-il été fait prisonnier ? Ou bien s'était-il vu confisquer ses terres ? Toujours est-il que la misère semblait cheminer à ses côtés depuis longtemps.

Le rônin s'assit à une table et, comme le bonze, attendit qu'on s'occupe de lui.

Quelques longs instants passèrent encore avant qu'une servante paraisse. L'endroit devait être si peu fréquenté habituellement qu'elle sembla très surprise de voir deux clients en même temps.

Comme elle s'approchait d'abord du moine, celui-ci lui dit gentiment :

— Servez ce guerrier en premier. Son temps est certainement plus compté que le mien...

— Il n'en est pas question ! s'indigna le rônin. Je serais honteux de vous précéder. Les sentiers de la prière sont bien plus urgents que ceux du sabre.

Le bonze pencha la tête avec gratitude tandis que le rônin se levait pour le saluer.

— Je me nomme Tajima Shume et je me rends à Kyoto, lui dit-il en s'inclinant.

— Quel heureux hasard ! s'exclama le moine. Il se trouve que je me rends aussi dans cette ville. Peut-être pourrions-nous commencer par partager notre repas et, ensuite, notre route qui promet d'être longue ?

— Ce serait un honneur pour moi, répondit le rônin, que de marcher à vos côtés. J'accepte volontiers.

Les deux nouveaux amis mangèrent donc à la même table et, une fois leur bol de riz avalé, quittèrent ensemble l'auberge.

Aucun n'était encombré de bagages puisque le rônin ne portait que ses deux sabres tandis que le moine ne possédait qu'un petit paquet noué dans un tissu bleu.

À la tombée du soir, les deux hommes se félicitèrent de la décision qu'ils avaient prise. En effet, chacun d'eux avait adouci la route de l'autre en discutant et le chemin leur avait ainsi paru bien plus court.

Le lendemain, alors qu'ils marchaient, Tajima Shume commença à raconter sa vie de guerrier. Il parla de ses nombreux combats et de son attachement sans faille aux différents nobles qu'il avait servis durant toute sa vie. Puis, la voix vibrante de chagrin, il confia son âge. Il allait avoir quarante ans, ce qui, à l'époque, marquait le début de la vieillesse. Il devenait un « inkyo », c'est-à-dire un « retiré du monde » privé de l'espoir de trouver un nouveau maître, et donc condamné à la misère jusqu'à sa mort.

Le bonze, qui refusait toute idée de violence, n'en voulait pas au samouraï d'avoir mené une existence faite de batailles et de mort. Il ne jugeait pas le destin de son compagnon de route et savait prêter un cœur attentif à ses souffrances.

De son côté, le bonze évoqua sa vie de prières et insista sur les vertus du pardon en toutes circonstances.

— Car si toujours la haine fait écho à la haine, comment celle-ci pourrait-elle s'éteindre un jour ?

Malgré le respect qu'il éprouvait pour l'homme cheminant à côté de lui, le rônin ne sut pas quoi répondre à cette phrase. Lui qui avait mené sa vie le sabre à la main ne pouvait envisager un monde sans armes ni querelles.

Une dizaine de jours passèrent ainsi. Les deux compagnons s'étaient mutuellement confié les secrets de leur cœur et s'offraient maintenant une confiance qui ne cessait de croître.

Et ce fut ainsi que, dans toute sa bonté naïve, le bonze posa au rônin une question qui allait avoir de graves conséquences.

— Mon ami, je crois vous connaître assez pour vous livrer un secret, lui dit-il. Mon seul bagage tient dans ce tissu noué. Que contient-il à votre avis ?

— Je n'en ai pas la moindre idée... répondit Tajima. Mais je veux

vous dire que votre confiance me touche au plus haut point. Est-ce quelque chose qui se mange ?

— Pas du tout ! s'exclama le bonze. Rien d'aussi précieux ne pourrait être avalé !

— Est-ce un livre rare ? demanda encore le rônin.

— Absolument pas ! répondit le moine. Cherchez encore...

— Je déclare forfait, dit l'ancien guerrier. Car je n'imagine pas ce qu'un homme aussi peu intéressé par les richesses de ce monde peut transporter de précieux...

— Eh bien je vais vous révéler la vérité, chuchota le vieillard. Ce petit bout de tissu de rien du tout contient deux cents onces d'argent !

— Je ne vous crois pas ! s'écria Tajima dans un grand éclat de rire. Si vous aviez une telle somme dans votre poche, vous passeriez vos nuits dans de luxueuses maisons de thé au lieu de dormir dans de misérables auberges où les rats sont dix fois plus nombreux que les clients.

— Et pourtant si ! insista le bonze. Je possède bel et bien cet argent. Mais je ne le considère pas comme le mien. Pour que vous compreniez bien, il faut que je vous raconte quelque chose. Lorsque j'étais encore un enfant, j'ai fait le serment de consacrer ma vie à faire élever une statue en bronze de Bouddha. Toute ma vie, piécette après piécette, j'ai réuni la somme nécessaire à cette œuvre. Et si je vais à Kyoto, c'est pour trouver un artiste à la hauteur de mon projet. Voilà des années et des années qu'à chaque fois que je ferme les yeux, je vois cette statue comme si elle existait déjà. Et maintenant, mon rêve n'est plus qu'à quelques jours de marche ! Et mon bonheur est encore plus parfait que je ne l'espérais, puisque chemine à mes côtés un samouraï qui, je le sais, n'hésiterait pas à donner sa vie pour défendre mon trésor...

À ces mots, Tajima s'inclina et assura le bonze de son dévouement. Cependant, à cet instant, quelque chose de sombre, en désaccord avec ses paroles, traversa son regard. Le rônin se sentit soudain submergé par des flots de rancœur que sa raison ne parvenait pas à endiguer. Assurément, il trouvait que le monde était décidément bien injuste. Comment se faisait-il que lui, qui avait risqué sa vie des centaines de fois, n'avait rien, tandis que ce moine, qui s'était seulement donné la peine de marmonner des prières, possédait une telle fortune ? Et qu'allait-il donc en faire ? Une statue du Bouddha ! Comme s'il n'en existait déjà pas assez à chaque coin de rue !

Dès lors, Tajima ne fut plus aussi heureux de marcher au côté du bonze. Il souhaitait confusément quelque chose. Au début, il osa à peine se l'avouer. Puis cette pensée prit racine plus solidement. Cet homme, soi-disant si généreux, n'avait pas songé à lui donner un peu de son argent. Même une poignée de ses pièces pourrait changer sa vie du tout au tout ! Quelle pingerie de sa part ! Quel manque de bonté !

Puis le rônin se mit à attendre un coup de pouce du destin. Il espérait que le moine oublie son petit paquet bleu ou, encore mieux, qu'un matin il ne se réveille pas. Il était vieux après tout... Vraiment très vieux. Et sa vie avait déjà été bien remplie. Quelques années de plus ou de moins ne changeraient plus rien à la perfection de son âme...

Au début, Tajima tenta bien de résister à de telles pensées, mais elles prirent peu à peu tant de place dans son esprit qu'il ne songea plus qu'au moyen de provoquer sa chance. Il fallait qu'il se passe quelque chose lui permettant de subtiliser la fortune du bonze sans pour autant en être inquiété ou suspecté.

Le rônin se résolut donc à guetter le hasard, tandis que le bonze ne remarquait pas les noirs nuages s'amoncelant au-dessus de sa tête.

Ce fut quelques jours plus tard que le destin sourit au samourai errant.

Les deux voyageurs devaient traverser un bras de mer afin de poursuivre leur route vers Kyoto. Ils choisirent alors un passeur qui les embarqua sur son bateau à voile. Et, tandis qu'ils rejoignaient une trentaine de passagers, le bonze perdit soudain l'équilibre et faillit tomber par-dessus bord. Son compagnon le retint de justesse, mais tira immédiatement les enseignements de cet incident.

Il invita le moine à prendre place à l'arrière de l'embarcation, un peu à l'écart des passagers. Une fois au milieu de la traversée, il poussa un cri et désigna au moine quelque chose qu'il avait aperçu dans l'eau. Comme celui-ci ne voyait rien de spécial, il se pencha un peu plus et encore un peu plus. Le guerrier n'eut alors qu'à le pousser légèrement pour qu'il tombe du bateau.

— Arrêtez ! Arrêtez ! hurla-t-il soudain. Mon cousin va se noyer ! Il est tombé !

Le vent soufflant très fort, le passeur eut toutes les peines du monde à stopper son embarcation. Et, hélas, quand il y parvint, le bonze avait déjà disparu sous les flots.

Le rônin se mit alors à se lamenter et à pleurer toutes les larmes de son corps, en faisant même mine de vouloir plonger dans l'espoir de sauver son compagnon. Touchés par son chagrin, les passagers l'en dissuadèrent et tentèrent de le consoler de leur mieux.

À cet instant, afin que son plan fût parfait, Tajima savait qu'il avait une dernière chose à faire. Juste avant d'accoster, il s'adressa aux passagers :

— Je vous remercie tous pour votre soutien, leur dit-il d'une voix brisée par l'émotion. Mais il me semble inutile de déclarer cet incident aux autorités. Je ne dois pas perdre de temps pour aller prévenir la famille de mon infortuné cousin et vous connaissez tous les lenteurs d'une enquête... De plus, j'ai bien peur que si nous ébruitons cette

affaire, notre passeur ne soit inquiété et ne perde son emploi. Pourrions-nous donc tous garder le silence sur cette tragédie ?

Bien sûr, tout le monde tomba d'accord pour simplifier la vie de cet homme qui avait déjà tant souffert ! Et le rônin put tranquillement récupérer le petit bagage du moine et reprendre sa route.

Une fois seul, Tajima s'empressa de trouver une auberge et, dans le secret de sa chambre, dénoua en tremblant le paquet du bonze. Bien que prévenu de ce qu'il contenait, il ne put s'empêcher de pousser un cri en découvrant les deux cents onces d'argent. Comme par magie, il oublia tous ses remords pour seulement se réjouir de sa bonne fortune. Plus jamais il n'aurait faim ou froid ! Et mieux encore, il allait pouvoir faire fructifier cette fortune et devenir riche ! Très riche ! Lui, l'ancien samouraï aux portes de la misère, allait devenir un notable qu'on saluerait avec crainte et respect.

Lorsqu'il arriva à Kyoto, le rônin savait déjà parfaitement ce qu'il allait faire. Tout d'abord, il ne s'appellerait plus Tajima Shume, mais Monsieur Todekei. Et ensuite, il ne serait plus un guerrier, mais un négociant en riz. Grâce à l'argent du bonze, il put rapidement louer une belle maison et, à peine installé, il y cacha ses deux sabres au fond d'un coffre. Puis il se jeta à corps perdu dans le travail et devint immensément riche. Sa position enviable lui permit également de faire un beau mariage et, un an plus tard, il célébra avec faste la naissance de son premier fils.

Même dans ses plus beaux rêves, Tajima n'aurait pu imaginer une vie plus douce que la sienne. Tous ses désirs étaient comblés, même ceux auxquels il n'avait jamais songé. Et pourtant, quelque chose, comme une écharde dans son cœur, vint peu à peu gâcher cela. En effet, lui seul savait que sa fortune avait été obtenue au prix d'un crime aussi lâche qu'odieux, et ce secret empoisonna bientôt son existence.

Mais alors que l'ancien rônin espérait encore que le temps lui apporterait l'oubli et l'apaisement, ce fut tout le contraire qui arriva. Cela faisait maintenant trois ans qu'il était devenu Monsieur Todekei, et jamais le souvenir de son crime n'avait été si cuisant. Ses nuits étaient encore plus terribles que ses jours car, dans ces heures noires, le visage généreux du bonze lui apparaissait en songe. Puis tout s'aggrava encore.

Un soir où Tajima ne trouvait pas le courage de se coucher, il décida de se promener parmi les magnifiques arbres de son jardin. Mais, au lieu de l'apaiser, cet endroit devint le théâtre de son pire cauchemar. Là, entre les troncs des pins, il aperçut soudain la silhouette d'un petit homme maigre au crâne rasé. Celui-ci était d'une pâleur extrême et

ses traits étaient ceux d'un noyé. Le marchand manqua de mourir d'effroi devant une telle vision et ne parvint à se ressaisir qu'à grand-peine. Il courut alors dans la maison pour y prendre ses sabres. Une fois armé, il retourna dehors et se livra à la plus étrange des batailles avec un être qui se révélait parfaitement insaisissable.

Cette lutte acharnée dura toute la nuit et, aux premières lueurs du jour, l'individu sembla s'évanouir et demeura introuvable.

Au soir, l'apparition revint et Tajima se livra au même combat.

Puis le lendemain encore et toutes les nuits suivantes, sans que rien de change.

L'ancien samouraï, aussi terrifié qu'épuisé, était maintenant aux portes de la folie. Au soir de la dixième apparition et du dixième combat, il donna l'ordre à ses serviteurs d'abattre tous les pins de son jardin.

Puis il refusa de quitter sa chambre. Mais cela ne l'apaisa pas plus. À peine ouvrait-il les yeux qu'il voyait le bonze à son chevet. Et ce qui devait arriver arriva. Tajima tomba gravement malade et tous les plus célèbres médecins du pays ne parvinrent pas à le soigner.

Son épouse, folle d'inquiétude, finit par aller frapper à la porte d'un pauvre moine très aimé dans le quartier pour sa bonté et sa générosité.

L'homme se montra tout de suite particulièrement intéressé par le cas de ce riche négociant en riz qui semblait sur le point de mourir de terreur. Il expliqua alors à la jeune femme éplorée qu'il ne pouvait pas faire grand-chose sans avoir vu son époux. Très reconnaissante de la bienveillance du saint homme, elle l'emmena alors immédiatement chez elle et l'introduisit dans la chambre de son mari.

En voyant entrer ce petit bonze maigrelet à la tête rasée, Tajima sembla avoir aperçu la mort en personne.

— C'est lui ! Hurla-t-il. C'est le moine de l'auberge ! Je le reconnais encore mieux que quand il est venu me narguer dans mon jardin. Ne le laissez pas m'approcher ! Au secours !

— Oui, vous avez raison. Je suis bien votre ancien compagnon de voyage, répondit calmement le bonze.

À ces mots, Tajima se cacha sous sa couverture et sa femme n'entendit plus que le bruit terrifiant de ses dents qui s'entrechoquaient. Le visiteur, toujours aussi maître de lui, demanda alors qu'on le laisse seul avec le malade.

— Oui, dit-il, je suis bien celui qui a cheminé avec vous vers Kyoto. Et oui encore, je suis également celui que vous avez jeté à l'eau alors que nous traversions un bras de mer. Mais rassurez-vous, je ne suis pas un spectre, je suis bien vivant. J'ai pu nager jusqu'à la rive et j'ai aussitôt repris ma vie d'errance et d'aumônes. J'ai même réussi à rassembler assez d'argent pour réaliser mon rêve d'autrefois et faire

édifier une statue de Bouddha en bronze. Et puis le hasard a voulu que je m'installe précisément dans ce quartier et que j'entende parler de votre curieuse maladie. N'ayez pas peur, je ne suis pas venu me venger.

Tajima risqua alors un œil par-dessus ses couvertures et regarda le vieil homme. Son visage était si calme que ses tourments cessèrent dans l'instant pour ne laisser place qu'à l'immense chagrin du remords.

— Vous rappelez-vous ce que je vous disais quand vous me racontiez votre passé de guerrier ? demanda le moine. *« Et si toujours la haine fait écho à la haine, comment celle-ci pourra-t-elle s'éteindre un jour ? »* Sachez que je pense toujours la même chose, et cela malgré ce que vous m'avez fait...

— Il m'est impossible de réécrire le passé, sanglota alors l'ancien samouraï, mais je peux au moins vous donner cent fois plus que ce que je vous ai pris. Je vous en supplie, acceptez cet argent !

— Je vous remercie, dit le bonze, mais cela est désormais inutile. J'ai réalisé mon rêve d'offrir une statue à Bouddha et je suis donc comblé, sans plus aucun autre désir jusqu'à ma mort.

— Ainsi, vous refusez... reprit tristement Tajima. Je comprends donc que vous ne voulez rien qui vienne de moi et que vous ne m'avez pas pardonné. Je vous en conjure, prenez cet argent et distribuez-le aux pauvres ! Je sais à quel point la misère peut être mauvaise conseillère... Il épargnera peut-être à quelques personnes l'abîme du crime et les tortures du remords.

Le bonze finit par se ranger aux raisons de son ancien compagnon et accepta sa proposition. Il continua à vivre dans le même quartier, mais ne chercha jamais à revoir Tajima. Parfois, cependant, il entendait parler de lui et des nombreux bienfaits qu'il accomplissait chaque jour. Alors, le vieux moine était vraiment heureux car il songeait que la phrase en laquelle il avait cru toute sa vie disait vraiment la vérité. *« Et si toujours la haine fait échos à la haine, comment celle-ci pourra-t-elle s'éteindre un jour ? »*





XI

À CHACUN SON ARME...

IL Y A TRÈS LONGTEMPS DE cela, un tout jeune samouraï nommé Yang perdit son père, victime d'un accident de cheval. Outre le chagrin qu'il éprouva alors, il se posa également la question de ce qu'il allait devenir. En effet, il n'était pas d'une famille fortunée et n'avait personne autour de lui qui pouvait l'aider à faire ses premiers pas dans sa vie d'homme. Il fut encore plus dépité lorsqu'il comprit que son unique parent ne lui laissait aucun bien, hormis ses deux sabres. Bien sûr, cela n'était pas négligeable puisque, de tout temps, ces armes étaient considérées comme l'« âme du samouraï ». Mais ne posséder que cela inquiétait beaucoup cet apprenti guerrier encore sans maître à servir.

Et l'inquiétude de Yang grandit davantage lorsque, peu de jours après le décès de son père, il reçut la visite d'un vieux maître armurier, très réputé dans la région.

— Mon garçon, lui dit celui-ci, je devine à ta triste mine que tu as beaucoup de peine et que cette peine est encore aggravée car ton père est parti avant de t'avoir ouvert les chemins de l'existence. Je sais qu'il n'est pas bien de parler des morts car ils ne peuvent plus répondre, mais hélas, ma conscience m'interdit de me taire...

— Mon père a-t-il trahi le code d'honneur des samouraïs ? demanda le jeune homme d'une voix tremblante.

— Rassure-toi, l'apaisa le visiteur, il ne s'agit pas de cela. Ton père n'a rien fait dont tu aies à rougir. Je veux plutôt te parler de son caractère, et donc, de la manière dont il a mené sa vie. Tu sais bien qu'il pouvait se montrer très violent et que, pour lui, toute circonstance était prétexte à querelles, voire même à combat. Du haut de mon âge, je peux t'expliquer pourquoi il était ainsi et, surtout, me permettre de te dire qu'il aurait pu être un homme plus heureux et épargner beaucoup de sang autour de lui.

— Je t'écoute, dit Yang, déjà soulagé d'apprendre qu'il n'était pas le fils d'un criminel.

— Lorsqu'il était jeune, ton père a voulu se faire fabriquer deux sabres d'exception et, pour cela, il s'est rendu chez un maître armurier très réputé à cette époque. Ce sont ceux-ci qui sont aujourd'hui accrochées à ta ceinture, et je pense que ton pauvre père leur doit toute la colère et la hargne qui ont rongé son existence.

— Je ne comprends décidément rien à vos paroles... avoua le jeune homme.

— Je m'explique... reprit le vieillard. Tu l'ignores sans doute, mais les armes portent en elles le tempérament de celui qui les a fabriquées. Muramasa, celui qui a forgé les sabres de ton père, était un homme au caractère violent et à l'humeur aussi sombre que la nuit. Cela t'a été caché, mais ses armes ont acquis une funeste réputation, et l'on dit que ceux qui les possèdent sont assoiffés de sang et peuvent même se blesser tout seuls à leur contact. Je suis donc venu te voir pour te conseiller de ne pas les utiliser et de faire fabriquer tes propres sabres par un maître ignorant la haine : il se nomme Masamune et t'accueillera avec bienveillance.

Yang remercia son visiteur et le raccompagna jusqu'à sa porte. Mais une fois seul, il lui sembla tomber dans un brasier de doutes et de questions. C'était comme si le vieillard avait rallumé, en quelques mots, des souvenirs trop douloureux pour être conservés. Yang s'avouait maintenant avoir eu plus peur de son père que des monstres peuplant la forêt. Celui-ci était effectivement sans cesse en colère et Yang se souvenait de l'avoir vu plusieurs fois se blesser avec le tranchant de ses lames. Son visiteur disait-il donc vrai ? Les armes pouvaient-elles avoir hérité de l'âme de celui qui les avait fabriquées ? Le jeune homme commençait à le croire... Mais, d'un autre côté, comment arriverait-il à rassembler assez d'argent pour faire forger ses propres sabres ? Lui fallait-il vendre ceux de son père ? Maintenant qu'il connaissait le tourment qui les hantait, cela serait affreusement malhonnête...

Ce soir-là, Yang peina longtemps à trouver le sommeil et, au petit matin, il s'éveilla très déçu en constatant que la nuit ne lui avait apporté aucun conseil. Ce fut simplement sur le coup de midi, lorsqu'il voulut seller son cheval, que la solution s'imposa. Il allait tout simplement vendre sa monture afin de se procurer de quoi faire fabriquer de nouveaux sabres. Bien sûr, l'idée de cheminer à pied ne l'enchantait guère, mais il se dit qu'une vie juste et accomplie valait bien ce premier sacrifice.

Une semaine plus tard, Yang disposait des fonds nécessaires et se mit en route vers la demeure du maître armurier Masamune. Après plusieurs jours de marche, il arriva à destination et le jeune samouraï comprit aussitôt ce que lui avait expliqué le vieillard venu chez lui quelques jours tôt. L'homme dégageait une incroyable sérénité et sa

manière de se déplacer, de saisir une tasse de thé ou de forger le métal traduisait la même tranquillité. Yang lui expliqua les raisons de sa visite et lui montra les deux épées de son père, jadis fabriquées par Muramasa. L'homme hocha la tête d'un air entendu et demanda à son hôte de les laisser dehors car il ne voulait pas d'elles dans son atelier. Puis il s'adressa à son visiteur :

— On ne fabrique pas une épée comme on pousse une charrue ou comme on récolte le riz. Accomplir un acte de cette importance nécessite pour moi plusieurs jours de méditation et d'ablutions durant lesquels je ne dois être dérangé sous aucun prétexte. Ensuite seulement, je pourrai travailler le métal et forger une arme dont la lame sera juste.

Yang accepta ces conditions et sut se montrer aussi discret que patient. Enfin, au bout d'une dizaine de jours, le maître armurier le fit appeler et lui tendit une paire de magnifiques sabres. Le jeune samouraï les prit entre ses mains et, aussitôt, se sentit envahi par une immense force et une profonde tranquillité. Mais, malgré cela, il ne put s'empêcher de questionner le maître :

— Je suis bien certain maintenant qu'une arme porte pour toujours en elle un peu de l'âme de celui qui l'a fabriquée et que cette âme peut être noire ou blanche. Mais je suis à peine encore un homme et, n'étant encore au service de personne, je pense qu'il me faudra attendre longtemps avant de mener mon premier combat. Connaissez-vous le moyen de me montrer la différence existant entre vos sabres et ceux de mon père ?

L'homme acquiesça et demanda à Yang de prendre le sabre de son père dans sa main tandis qu'il se saisissait de celui qu'il venait de terminer. Ceci fait, il conduisit le jeune samouraï près de la rivière où flottaient déjà quelques feuilles mortes.

— Plante l'arme de ton père bien droite dans la vase, lui dit Masamune, et observe.

Yang fit ce qu'on lui demandait et se rendit compte que toutes les feuilles sans exception se précipitaient sur la lame et se trouvaient immédiatement tranchées en deux.

— Fais de même avec le sabre que je viens de forger pour toi, demanda ensuite le maître armurier.

Le jeune homme s'exécuta et assista alors à quelque chose qu'il n'oublierait pas de toute sa vie. Les feuilles ballottées par le courant semblaient maintenant chercher à éviter sa lame et se contentaient de glisser lentement sur son tranchant en restant parfaitement intactes.

Yang sortit son sabre de l'eau et regarda longuement le maître armurier qui lui souriait.

— J'ai compris, lui dit-il simplement en s'inclinant profondément devant lui.

POSTFACE

Commençons, tout d'abord, par une définition. Mentionné pour la première fois dans un texte du X^e siècle, le terme « samouraï » est un mot japonais désignant un membre de la classe guerrière ayant régné sur le Japon féodal durant près de sept cents ans. Il vient du verbe *saburau*, qui signifie « servir ». Car, effectivement, la fonction première du samouraï était d'être au service d'un maître auquel il jurait une fidélité et une loyauté absolues jusqu'à sa mort.

Pour remplir cette charge, le samouraï devait obéir au « bushido », ou « voie du guerrier », un code d'honneur très strict. Selon celui-ci, il lui fallait certes chercher l'honneur et la gloire, mais, dans cette quête, il lui était interdit d'oublier les valeurs essentielles de justice, de sincérité, d'amour universel, de compassion et d'honnêteté. Tout cela passait bien sûr par la pratique des armes et par une hygiène de vie irréprochable, mais cela n'était pas suffisant... Un samouraï accompli n'était pas seulement un guerrier inflexible armé jusqu'aux dents. Il lui fallait également être un intellectuel sachant parfaitement lire et écrire. Et plus encore, il lui était indispensable de s'intéresser aux arts et de les pratiquer. Ainsi était-il capable, entre deux coups de sabre, d'écrire un poème chantant les beautés de la nature, de danser de manière exquise et d'exécuter parfaitement la cérémonie du thé.

Les contes de ce recueil, même s'ils présentent parfois une image bien moins idyllique du monde des samouraïs, exaltent tous les vertus initiales de ces hommes.

Ils le font aussi lorsqu'ils racontent l'histoire de guerriers fanfarons ou de pauvres rônins, ces samouraïs sans maître et donc sans le sou, condamnés à survivre grâce à la mendicité ou à quelques mauvais coups. Ils chantent alors avec force la nostalgie de l'honneur perdu. Car, comme le dit un proverbe japonais : « *Le déshonneur est telle une cicatrice sur le tronc d'un arbre. Elle s'élargit avec le temps au lieu de s'effacer.* »

Anne Jonas

Je suis née dans les Landes en 1964 et, après de nombreuses années passées à étudier l'Histoire et notamment l'histoire religieuse, j'ai choisi de raconter des histoires. Pourquoi cela ? Parce que du plus loin qu'il m'en souviennne, j'en ai écouté et puis lu, et que la plupart d'entre elles m'ont été autant de cadeaux précieux. Alors quand on s'est senti tellement gâté, il faut bien songer à essayer de donner à son tour.

Éric Serre

Diplômé de l'École des Beaux-Arts de Pau et de l'École de l'Image des Gobelins à Paris, je débute mon métier d'illustrateur en 1994. Formé aux diverses techniques du cinéma d'animation, j'ai la chance de participer à la fabrication de nombreux courts, moyens et longs métrages.

Au côté du réalisateur Michel Ocelot, j'établis ainsi les modèles de personnages et prépare l'animation de *Kirikou et la Sorcière* en 1996, *Azur et Asmar* en 2006 et *Les Contes de la Nuit* en 2011. En 2013, je deviens directeur artistique du film documentaire *Il était une forêt* réalisé par Luc Jacquet.

Et les samouraïs dans tout ça ?

Ce sont d'abord les souvenirs de mes années d'adolescence passées sur les tatamis, en kimono de judoka, puis d'aïkidoka... J'ai aimé ces disciplines sportives, véritables écoles de vie, qui impliquaient une rigueur personnelle, un respect et une écoute des autres, un équilibre du corps et de l'esprit...

Aussi, lorsque la chance m'a été donnée de mettre mon dessin au service de ces *Contes et Légendes*, j'ai pu renouer avec l'art de vivre de ces humbles serviteurs, les samouraïs.

1 Général en chef.

2 Sabre recourbé, arme traditionnelle du samouraï.